N° 39. DÉCEMBRE 1922.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Les sacrements dans la vie spirituelle

(suite)

IV

Les dispositions requises par la réception fructueuse des sacrements

Bien que nos sacrements aient une efficacité intrinsèque, attachée à la position même du rite sensible, ils requièrent de la part du sujet qui les reçoit un ensemble d'actes préparatoires, de même que c'est une loi de la Providence que la sanctification des adultes ne s'accomplisse pas sans un mouvement de leur libre arbitre (1). Le concile de Trente déclare que les adultes se disposent eux-mêmes à leur justification, *en coopérant librement* à la grâce divine qui les prévient, les excite, les aide, et sans laquelle l'œuvre du salut serait vaine (2).

(1) Cf. S. Thom., I^{a} II^{æ}, q. 113, a. 3.
(2) Sess. VI, c. 5.

Ce travail comprend toute une série d'actes surnaturels. D'abord, la *foi*, qui nous montre Dieu fin suprême et justice infinie. Mais, en même temps qu'il croit, le pécheur se rend compte du châtiment effroyable que mérite la faute grave, et il conçoit cette *crainte* salutaire qui est le commencement de la sagesse. Il n'en reste pas là, car il voit la miséricorde, qui est prête à l'accueillir, et il *espère*; il voit la bonté, et il *aime*; il voit le mal fait à son âme et l'injure faite à Dieu par le péché, et il se *repent*, avec *promesse* de ne plus retomber.

Tel sont les six actes principaux que comprend la *psychologie de la conversion* : la foi, la crainte, l'espérance, l'amour initial, le repentir et le ferme propos (1).

Cette loi surnaturelle doit se vérifier aussi dans la réception des sacrements : le facteur humain est indispensable, la part de la volonté créée n'est pas suppléée par le rite sacré : point de justification pour l'adulte sans sa propre coopération. Aussi bien le concile de Trente a-t-il soin d'ajouter : « *non ponentibus obicem* », le sacrement confère la grâce aux sujets qui n'y mettent point obstacle.

*
* *

Ici l'obstacle, selon l'explication commune des théologiens, c'est la mauvaise disposition de l'âme qui répugne à l'infusion de la grâce et tient le rite divin pour ainsi dire en échec. Dans les sacrements *des morts*, destinés à vivifier les pécheurs, l'obstacle n'est pas l'état de péché mortel, que doit supprimer le sacrement, mais l'impénitence, l'affection au péché, où le manque d'attrition.

Le baptême et la pénitence étant l'invention de la divine

(1) Voir notre article sur la « *Psychologie de la conversion* » dans la *Revue Thomiste*, juillet-septembre 1919.

miséricorde pour tirer l'homme de la mort et lui faciliter le salut, ils ne requièrent pas, pour produire la grâce, que le sujet ait fait des actes de contrition ou de charité parfaites, parce qu'il aurait déjà la vie, et ce serait exclure l'hypothèse même des sacrements de résurrection.

Mais il faut, au moins, qu'il veuille renoncer à son état de mort, qu'il accepte la vie et réponde *oui* au Dieu de bonté qui lui demande : Veux-tu de moi? Or cette réponse sincère suppose que l'homme croit en Dieu et redoute ses châtiments, qu'il espère en sa clémence et sent déjà pour lui un commencement d'amour, et que, en regrettant la faute qui l'a fait mourir, il entend y renoncer pour toujours. Telle est la portée de l'attrition surnaturelle requise dans l'adulte pour le baptême et la pénitence : sans aller jusqu'à la contrition parfaite ou à la charité, elle implique les six actes que notre analyse a trouvés dans la psychologie de la conversion, c'est-à-dire la foi, la crainte, l'espérance, l'amour initial, le repentir et le ferme propos. Manquer d'une seule de ces dispositions c'est donc apporter un obstacle invincible à l'infusion de la grâce et à la régénération ou à la résurrection de l'âme.

Les prédicateurs, les confesseurs, les directeurs, en un mot, tous ceux qui préparent les pécheurs au sacrement de pénitence, devront se souvenir de cette théologie, afin d'exciter dans les cœurs ces multiples mouvements qui sont le début du salut.

*
* *

Dans les sacrements des *vivants*, la disposition requise est normalement l'état de grâce, puisqu'ils supposent la vie divine en nous et doivent l'augmenter. Cependant la bonne foi peut excuser, et c'est ici le lieu d'exposer une doctrine très encourageante, communément admise de

nos jours, bien que l'accord n'ait pas toujours été complet sur ce point parmi les théologiens.

Saint Thomas n'hésite pas : « Si un adulte, se trouvant dans un état de péché mortel dont il n'a pas la conscience ou pour lequel il n'a pas la contrition parfaite, pourvu qu'il ne soit pas de mauvaise foi, s'approche de la confirmation, il recevra, par la grâce conférée dans ce sacrement, la rémission de ses péchés (1). » — « L'eucharistie peut opérer la rémission de la faute dans l'homme qui se trouve en état de péché sans en avoir conscience et sans garder l'affection au péché. Il peut arriver, en effet, que quelqu'un n'ait pas eu d'abord, sans pouvoir s'en rendre compte, la contrition suffisante et qu'il s'approche ensuite de l'eucharistie avec respect et dévotion; il recevra par ce sacrement la grâce de la charité, qui rendra parfaite la contrition et remettra le péché (2). »

L'obstacle n'est pas le péché, puisque, d'une part, on l'a rétracté par l'attrition, et que, d'autre part, on ne s'en rend pas compte, ou bien l'on croit par une ignorance invincible qu'il a été remis, dans l'hypothèse, par exemple, où le prêtre à qui la faute a été confessée n'a pas donné l'absolution, par oubli, par distraction ou pour toute autre cause. Le véritable et unique empêchement sera donc la *conscience* du péché mortel, non l'état de péché avec la bonne foi et l'attrition.

Cette conclusion devient plus certaine encore dès qu'il s'agit de l'extrême-onction. L'apôtre saint Jacques, en disant : « S'il a des péchés, ils lui seront remis », donne à entendre que l'onction des infirmes est aussi, quoique secondairement, un sacrement des morts. Et c'est là le remède qu'a préparé l'infinie Miséricorde, lorsque tout

(1) S. Thom., III^a P., q. 72, a. 8, ad 2.
(2) III^a P., q. 79, a. 3.

semble perdu pour le pécheur moribond, privé de l'usage des sens, incapable de recevoir la pénitence et l'eucharistie. La suprême ressource à cette heure d'angoisse, c'est l'extrême-onction, qui sera valide et fructueuse, pourvu que le mourant ait conservé dans son cœur un peu de repentir : le sacrement, par sa vertu propre et son efficacité intrinsèque, *ex opere operato*, changera l'attrition en contrition et permettra au chrétien ainsi transformé d'expirer, avec l'auréole des prédestinés, dans le corps et dans l'âme de l'Église (1).

Ajoutons à ces considérations les pieuses réflexions du P. Faber : « Un acte d'amour, un acte de contrition, les courtes et tardives prières du lit de mort... Quelle doit être la puissance du sang du Sauveur, puisqu'il peut ainsi concentrer en quelques actes fugitifs tout le mérite de la vie éternelle! (2) »

*
* *

Nos doctrines si consolantes nous rappellent, d'autre part, pour exciter notre ferveur, que la mesure de la grâce conférée par les sacrements est proportionnée à nos dispositions.

D'anciens théologiens avaient pensé que Dieu parfois, gratuitement et selon son bon plaisir, augmente la grâce sans tenir compte des actes de l'homme, au moins dans les enfants qui ne peuvent apporter encore leur coopération. Ainsi, au moment du baptême, Dieu infuserait à ses préférés — qu'il prédestine à une haute sainteté ou à la suprême dignité dans son Église — un trésor de grâces plus abondantes et plus intenses, pour les préparer déjà à

(1) Voir S. Thomas, *Supplem.*, q. 30, a. 1.
(2) P. Faber, *Le Créateur et la créature*, p. 138.

leur rôle futur. Les Carmes de Salamanque ont réfuté rigoureusement ces théories, qui sont plutôt de pieuses imaginations (1). Le Seigneur, assurément, est très libre dans la distribution de ses largesses, mais il respecte les lois surnaturelles qu'a déterminées sa sagesse. Et puis, s'il infuse ou augmente lui-même la grâce, directement, ce n'est plus la grâce sacramentelle conférée par le rite sacré, mais une grâce extraordinaire ou plutôt miraculeuse, que la théologie n'a pas à prévoir. On ne doit pas affirmer de tels miracles sans les prouver par des faits positifs.

Quoi qu'il en soit des possibilités absolues, l'enseignement traditionnel peut se résumer ainsi :

Tout d'abord, les sacrements qui diffèrent d'espèce produisent une grâce inégale dans les sujets également disposés. Nous savons qu'il existe une certaine hiérarchie entre les divers sacrements de la nouvelle loi (2), les uns étant plus dignes et plus nobles que les autres, comme la confirmation est supérieure au baptême, l'ordre supérieur au mariage, et l'eucharistie supérieure à tous les autres sacrements. Or, c'est une loi universelle que la cause meilleure produise un meilleur effet, toutes choses égales d'ailleurs. Pareillement donc, les sacrements plus parfaits donneront plus de grâce, toutes choses égales par ailleurs, c'est-à-dire si les sujets sont également disposés. Supposons plusieurs hommes qui avec les mêmes dispositions reçoivent au même instant, l'un le baptême, l'autre la confirmation, l'autre le sacerdoce, l'autre le mariage : le confirmé a plus de grâce que le baptisé, le prêtre plus de grâce que le marié ou le confirmé.

En second lieu, les sacrements de même espèce confèrent la même grâce aux sujets également disposés, une

(1) Cf. Salmant., *De Sacram.*, disp. IV, dub. VIII, n. 126.
(2) Voir le Concile de Trente, sess. VII, can. 3.

grâce différente aux sujets dont les dispositions sont inégales. La raison est manifeste, les sacrements agissant à la façon des causes du même ordre, dont l'effet varie ou reste le même selon la capacité des sujets où elles opèrent. Ainsi deux baptêmes, deux communions, deux confessions, produisent la même grâce, si les dispositions et la préparation restent égales.

Par contre, chacun reçoit la justice et la sainteté selon le degré de ses dispositions et de sa coopération, comme parle le concile de Trente, *secundum propriam cujusque dispositionem et cooperationem* (1).

Le pénitent qui se confesse avec plus de repentir, le communiant qui s'approche de la table sainte avec plus de ferveur, sont enrichis de trésors surnaturels plus abondants. Bien que nos actes ne soient pas la cause de l'infusion de la grâce, ils sont cependant la condition préalable qui contribue à la production de l'effet divin. L'ouverture de la fenêtre n'est pas la cause proprement dite qui doit aérer la maison, la siccité dans le bois mort n'est pas la vraie cause de la combustion, et toutefois la maison est vivifiée par l'air dans la mesure où la fenêtre reste ouverte, le feu brûle plus rapidement quand le bois est plus sec : de même, la pénitence et l'eucharistie et les autres sacrements agissent en nous avec plus d'efficacité, dans la mesure où ils sont aidés par notre coopération.

Telle est la conclusion qui s'impose aussi pour la pratique de la vie spirituelle : apporter à la réception des sacrements ce soin, cette préparation, cette diligence, ce respect, que le *Code* de droit canonique souhaite que nous ayons au *suprême* degré : « Summa... *diligentia et reverentia adhibenda est* (2). »

(1) Sess. VI, c. VII.
(2) Can. 731.

*
* *

La diligence dont parle le *Code* suppose l'intention et l'attention. De même, en effet, que les adultes se disposent à la justification par leurs actes propres, ainsi que nous l'avons expliqué, de même faut-il de leur part, dans la réception des sacrements, cet acte de volonté qui est l'*intention* intérieure. C'est pourquoi le concile de Trente enseigne que les adultes se disposent au salut tandis qu'ils se *proposent* de recevoir le baptême (1).

Les enfants avant l'usage de la raison ne sont pas capables des sacrements qui requièrent les actes propres du sujet, comme la pénitence et le mariage, ou qui supposent le péché actuel, comme l'extrême-onction.

Par rapport aux quatre autres sacrements, rien ne s'oppose à la réception valide et fructueuse : puisque les enfants sont justifiés sans leur coopération personnelle, ils peuvent sans aucun acte de leur part recevoir l'effet du sacrement. Aussi bien fut-il en usage dans l'Église antique d'administrer aussitôt après le baptême, la confirmation et l'eucharistie (2). Benoît XIV déclare pareillement que, si les saints ordres étaient conférés aux enfants, l'ordination serait valide, quoiqu'illicite, selon l'avis commun des canonistes et des théologiens (3).

Mais laissons ces spéculatifs, pour revenir à ce qui intéresse la vie spirituelle. L'intention est particulièrement indispensable dans les sacrements dont la matière sont les actes humains. Ainsi dans le mariage la donation mutuelle des époux est la matière, et l'acceptation mutuelle est la forme du rite surnaturel. Les époux sont les minis-

(1) Sess. VI, cap. 6.
(2) Cf. Dionys., *Ecclesiast. Hierarch.*, cap. ultim.; P. G., III, 411, ss.
(3) Benedict. XIV, Bull. *Eo quamvis*, 4 mai 1745, n. 20.

tres du sacrement et donc prêtres une fois dans leur vie! La volonté par laquelle ils se donnent l'un à l'autre devient la cause merveilleuse par laquelle ils se confèrent la grâce et se sanctifient mutuellement. Dans la pénitence, la contrition et la confession, qui sont la matière essentielle du sacrement, ne se conçoivent pas sans un acte de volonté qui persévère encore dans ses effets.

Quant à l'attention, il suffit de celle qui est requise pour un acte humain, le sacrement, par ailleurs, produisant son effet *ex opere operato*, du fait même qu'il est appliqué. Mais, si le rite est valide et fructueux indépendamment de notre attention actuelle, il est certain que la grâce coule avec plus d'abondance dans l'âme quand notre préparation est plus complète et plus immédiate. Nous venons de voir que le même sacrement opère avec plus d'efficacité dans la mesure où il est aidé par notre coopération. Or c'est l'attention actuelle qui donne à nos dispositions l'intensité et la ferveur.

Il faut appliquer au sujet actuel les paroles que l'Église nous fait réciter avant l'office : *digne, attente ac devote officium recitare valeam* ; que je reçoive ce sacrement avec dignité, avec attention, avec dévotion !

*
* *

Les nombreux principes exposés jusqu'ici prennent une singulière importance pour expliquer la *réviviscence* des sacrements. Voici un catéchumène qui reçoit le baptême avec une affection au péché mortel : le caractère est imprimé, malgré la mauvaise volonté, pourvu qu'il y ait eu l'intention de se faire baptiser, mais la grâce n'a pas coulé, et cette âme est marquée d'un sceau éternel sans avoir été régénérée. Voici deux fiancés qui contractent mariage avec une conscience souillée, que le repentir et la

confession n'ont point purifiée : leur donation est acceptée par l'Église et par Dieu, le lien conjugal est indissoluble, et leur âme, au lieu de recevoir la grâce, s'est chargée d'un sacrilège.

Cette condition serait-elle désespérée ? Ce baptisé ne recevra-t-il donc jamais aucune de ces grâces sacramentelles qui l'auraient fait véritable enfant de Dieu ? Ces époux seront-ils privés toujours de ces secours divins qui auraient adouci l'amertume des espérances trompées et rendu facile et suave l'accomplissement des devoirs d'état ? La Providence se montre ici encore pleine de miséricorde : les sacrements pourront *revivre*, quand les dispositions du sujet auront enlevé l'obstacle.

L'Église n'a point porté de définition sur ce point, mais cette doctrine de la réviviscence s'appuie sur la tradition catholique et découle d'autres vérités indiscutables, désormais acquises en théologie.

Elle est *certaine* au moins pour le baptême. Saint Augustin résume ainsi la croyance des premiers siècles : « Le baptême commence à retrouver *sa valeur pour remettre les péchés*, lorsque les égarés sont revenus à la paix de l'Église, en sorte que ces fautes véritablement remises ne sont plus retenues (1). » La raison théologique, c'est que le péché originel n'est effacé que par le baptême ou le vœu et la vertu du baptême.

Or, nous ne saurions concevoir ici un second baptême, puisque ce sacrement, une fois reçu validement, ne peut plus être réitéré. Il faut donc que le baptême jadis reçu revive pour justifier l'homme. Le caractère déjà imprimé et toujours vivant pourra contribuer à l'infusion de la grâce régénératrice.

(1) « Tunc incipit *valere baptismus ad dimittenda peccata*, cum ad Ecclesiae pacem venerint, ut vere dimissa non retineantur. » *De Baptismo*, lib. III, c. XIII; P. L., XLIII, 146.

La condition indispensable est la bonne disposition qui enlèvera l'empêchement.

Ici deux hypothèses : ou la grâce a été arrêtée par un obstacle qui n'était pas une faute nouvelle, par exemple, si le catéchumène croyait de bonne foi avoir l'attrition requise et n'avait, en fait, qu'une attrition naturelle ; et alors il suffira de la véritable attrition pour faire revivre le sacrement, sans aucun besoin de la confession, puisqu'il n'y a pas eu péché grave commis après le baptême. Ou ce qui a tenu le sacrement en échec, c'est la mauvaise volonté, l'affection au péché ; et alors il y a eu sacrilège postérieur au baptême, car la profanation se consomme après que le baptême est reçu, et par suite il y aura obligation de recourir au sacrement de pénitence.

Dans cette hypothèse, le péché originel est effacé par la contrition qui opère en vertu du baptême reçu, ou, en d'autres termes, par le baptême que la contrition fait revivre, et le sacrilège est remis par le sacrement de pénitence ou par la contrition parfaite avec le vœu de la confession (1). Voilà, pouvons-nous répéter, une de ces merveilles de la miséricorde dont on ne saura jamais assez remercier le Seigneur.

Les théologiens admettent communément la réviviscence pour la confirmation et pour l'ordre, car le Dieu compatissant, pensent-ils, ne veut pas priver pour toujours le chrétien ou le prêtre repentants des grâces sacramentelles, si précieuses pour l'accomplissement des devoirs d'état. Ces sacrements retrouvent leur efficacité dès que l'obstacle aura été enlevé par les dispositions et les actes préalables, comme nous venons de l'expliquer pour le

(1) Il faut la confession ou le désir de la confession pour tout péché grave commis après le baptême. Or nous venons de voir que la profanation du sacrement est une faute postérieure au baptême lui-même.

baptême. Le caractère, qui fut imprimé dès le début, pourra concourir, comme instrument, à la production de la grâce ; et l'homme ainsi restauré portera à la fois l'image qui est la participation du sacerdoce éternel et l'image qui est la participation de la nature divine, c'est-à-dire le caractère et la grâce sanctifiante.

La question ne se pose pas pour la pénitence ; nul besoin que le sacrement revive, puisque toutes les grâces utiles seront données par une nouvelle et fructueuse confession.

Quant à l'eucharistie, on ne conçoit même pas que le fruit spirituel empêché par la communion sacrilège puisse être retrouvé plus tard et appliqué à l'âme : c'est par de nouvelles et saintes communions que le chrétien repentant pourra refaire ses forces, réparer le vide intérieur et reprendre la plénitude de la vie surnaturelle.

Par contre, la grâce de l'extrême-onction, arrêtée par l'obstacle, doit revivre dès qu'il disparaît. C'est le cas du malade qui était mal disposé quand il fut administré et qui répare tout par une bonne confession ou par un acte de contrition au dernier moment. Les secours de l'extrême-onction, qui ne sont pas contenus dans un autre sacrement et qui avaient été suspendus jusqu'ici, devront reparaître dès que l'indisposition est tombée, afin de fortifier le mourant dans la lutte suprême, le guérir des restes du péché et lui conférer la préparation définitive à la gloire éternelle.

Dans le mariage, la réviviscence n'est pas moins nécessaire. Les grâces spéciales dont il est la source et dont le rôle est si important pour des devoirs d'état particulièrement graves n'étant pas suppléées par les autres sacrements, nous pouvons croire que le secourable Rédempteur fait revivre les effets de ce sacrement, dès que les époux se montrent dignes de sa miséricorde. Lors donc qu'ils

reviennent à Dieu par une vraie contrition ou par une confession réparatrice, la grâce du mariage renaît avec toutes ses énergies, et l'union conjugale, désormais symbole véritable de l'union mystique du Christ avec l'Église, est un titre efficace aux secours quotidiens qui entrent, pour ainsi dire, dans la trame d'une vie vraiment chrétienne. Les époux chrétiens ne doivent donc jamais désespérer, mais reprendre toujours courage ; puisque, s'ils le veulent, Dieu sera avec eux par les grâces sacramentelles, qui resteront toujours à la hauteur des difficultés.

Telle est, en résumé, la doctrine catholique sur les dispositions requises pour la réception fructueuse de nos rites surnaturels.

Elle nous inculque, d'une part, ce principe fondamental, si bien exprimé par saint Augustin : « Dieu, qui t'a créé sans toi, ne te justifie pas sans toi. Il t'a produit à ton insu, il te justifie si tu le veux (1). » Et elle nous dit, d'autre part, que la miséricorde divine est toujours plus grande que nos fautes, les bienfaits gratuits toujours supérieurs à notre préparation et que, dès qu'il trouve un peu de bonne volonté en nous, Dieu va jusqu'au bout de sa générosité.

Nos lecteurs, pour donner à ces enseignements une conclusion définitivement pratique, voudront unir l'harmonie de leur cœur et de leur vie tout entière à l'harmonie des sacrements.

(*A suivre.*)

Fr. Édouard Hugon, O. P.,
Rome, Collège Angélique.

(1) « *Qui fecit te sine te, non te justificat sine te. Ergo fecit nescientem, justificat volentem.* » S. Augustin, Serm. XV, *de verbis Apost.*, c. XI, n. 13; P. L., XXXVIII, 923.

Le Mystère de Noël

Dominus dixit ad me: FILIUS MEUS ES TU, EGO HODIE GENUI TE.
(Introït de la messe de minuit.)

L'anticipation de la Vigile pascale — *mère de toutes les saintes vigiles* (1) — aux premières heures du Samedi saint, bien qu'elle remonte à une époque déjà lointaine (2), n'en est pas moins une des plus regrettables modifications que l'usage ait fait prévaloir sur la discipline antique, car, si les paroles et les rites de la sainte liturgie doivent à l'Esprit de Dieu, qui en est l'inspirateur, une signification trop compréhensive et trop profonde pour que leur beauté intrinsèque soit jamais altérée, il ne faut pas oublier non plus qu'ils reçoivent des circonstances de temps auxquelles ils sont appropriés une vertu particulière et un surcroît d'efficacité.

(1) S. Augustin. Serm. 219.

(2) Dès le VIII[e] siècle, l'office de la nuit pascale a commencé d'être célébré le jour précédent, d'abord dans l'après-midi, et, déjà à partir du XIV[e] siècle, dans la matinée du samedi saint. « Il résulte de cette modification, dit Dom Guéranger, une sorte de contradiction entre le mystère de cette journée et le service divin que l'on y célèbre. Le Christ est encore dans le tombeau, et l'on célèbre sa résurrection » (*L'Année liturgique*, le Samedi-Saint). L'Église d'Orient a conservé la vigile nocturne.

Chacun se rend compte de ce que le texte de l'*Exsultet*, par exemple, gagnerait à être chanté, non pas comme il l'est aujourd'hui à l'heure où déjà le soleil verse à flots sa lumière dans la nef de la basilique, mais comme il l'était jadis, à l'entrée de la nuit très sainte et très mystérieuse de Pâques. Ajoutons à cela que la disparition du rite baptismal, vers lequel convergeait primitivement tout l'office de la vigile qui n'en était que la préparation, a enlevé à la liturgie pascale ce qui constituait, pour ainsi dire, son point d'appui et son couronnement.

Plus heureuse sous ce rapport, la fête de Noël, toujours pourvue de sa vigile nocturne, a cet avantage sur la *solennité des solennités*, de n'avoir rien perdu de son caractère primitif et d'avoir conservé absolument intacte son antique splendeur. Ceci est d'autant plus appréciable que les trois messes de Noël, dont les différentes parties : prières, chants et lectures, présentent à tout point de vue un intérêt de premier ordre, font sans contredit de cette solennité le joyau le plus achevé et le plus riche de l'année liturgique. Il se dégage même de tout l'office une clarté si vive et si éblouissante — *nova incarnati Verbi luce* PERFUNDIMUR (1) — que l'âme, inondée de lumière et enivrée de joie, laisserait volontiers se dérouler devant elle les plus magnifiques aperçus de la liturgie, sans éprouver le besoin d'en scruter les profondeurs et d'en recueillir les sublimes enseignements.

Les liturgistes du Moyen-Age, dont le symbolisme est souvent fort subtil, mais quelquefois aussi très justement fondé et bien émouvant, ont donc obéi à un louable motif, en faisant correspondre chacune de nos trois messes à un aspect particulier du mystère de Noël. Gardons-nous de rejeter avec un trop facile dédain, et à cause d'une re-

(1) Collecte de la messe de l'aurore.

cherche qui nous semble excessive, des explications dont l'incontestable utilité est de fixer notre attention sur les points principaux du mystère, de nous aider à le mieux connaître, et par là même à en retirer plus de fruits. Il convient seulement de laisser leur caractère très libre et très ondoyant à ces *appropriations* dont la multiplicité et la variété sont la meilleure preuve qu'elles n'ont jamais eu, dans la pensée de ceux qui les ont proposées, rien de systématique ni de rigoureux. Ne voit-on pas un même auteur assigner à chacune des trois messes plusieurs significations différentes, qui du reste peuvent toutes se justifier, eu égard à la diversité des points de vue ? C'est ce que fait observer saint Thomas, en nous expliquant pour quel motif s'est introduit dans l'Église l'usage de célébrer trois fois le saint Sacrifice dans le même jour de Noël. Le lecteur nous saura gré de reproduire ici ce passage de la *Somme théologique*, qui justifie si bien l'emploi du symbolisme et nous montre le parti que savait en tirer, dans sa piété aussi simple que profonde, le génie de l'Angélique Docteur :

« Le jour de la Nativité, on célèbre plusieurs messes, à cause des trois naissances du Christ. C'est parce que la première, qui est *éternelle*, nous demeure cachée, qu'une messe est chantée dans la nuit, dont l'introït contient ces paroles : *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui.* La seconde naissance est *temporelle*, mais *spirituelle*; elle a lieu lorsque le Christ, comme le dit saint Pierre, se lève dans notre cœur semblable à l'étoile du matin (1). C'est à cause de cela que nous chantons une messe à l'aurore dont l'introït commence ainsi : *La lumière brillera aujourd'hui sur nous.* La troisième naissance du Christ est cette naissance *temporelle* et *corporelle*,

(1) II Pet., I, 19.

selon laquelle Il est sorti du sein de la Vierge, revêtu de chair, se rendant visible à nos yeux. C'est pourquoi nous chantons une troisième messe en plein jour, qui commence par ces paroles : *Un enfant nous est né* (1). » — Toutefois, après avoir proposé cette première explication, saint Thomas laisse entendre qu'elle n'a rien d'exclusif, car, s'appuyant non plus sur les pièces de chant, mais sur les lectures du missel, notre saint Docteur fait remarquer que l'évangile de la messe du jour se réfère à la génération éternelle, parce que celle-ci, considérée en elle-même, se réalise dans la pleine lumière, tandis que l'évangile de la première messe nous rapporte la naissance du Christ selon la chair, parce que le Christ est réellement né pendant la nuit pour montrer qu'Il venait dissiper les ténèbres de notre misère (2).

Oui, il est très vrai que la divine liturgie n'a jamais, dans aucune de ses parties, rien d'exclusif, ni de systématique. On y chercherait vainement cette étroite et artificielle symétrie, qui caractérisera toujours les œuvres qui ne sont qu'humaines. Il faut, pour la bien comprendre, ne rien lui enlever de sa fraîcheur, mais se prêter, au contraire, avec souplesse à sa merveilleuse mobilité. La beauté de la liturgie, qui reflète en cela la beauté même de Dieu, consiste dans l'admirable variété de son unité, laquelle découle de sa suréminente plénitude. Ceci se vérifie surtout dans la manière très libre et vraiment royale dont l'Église fait usage des textes sacrés. Elle dispose de

(1) III[a], q. 88, a. 2, ad 2[um].

(2) Cette idée est empruntée à la liturgie même de l'Avent : ... *et mentis nostrae tenebras, gratia tuae visitationis, illustra* (collecte du III[e] dimanche). Selon Dom Guéranger dont l'explication est justifiée d'avance par saint Thomas, la première messe honore la naissance selon la chair, la seconde la naissance spirituelle dans le cœur du chrétien, et la troisième la génération éternelle. Cf. *L'Année liturgique*, Le Temps de Noël, t. I,

la Sainte Écriture comme de son bien. Elle l'apprête avec un art consommé, et la donne en nourriture à ses enfants avec une délicatesse maternelle, où se reconnaît aisément l'influence vivifiante de cet Esprit, dont la Sagesse nous dit qu'il est *unique* et *multiple*, *mobile*, *suave* et *pénétrant* (1). Habituellement concis, les textes liturgiques sont d'une substance si riche, que leur signification n'est jamais épuisée (2). Comme la manne céleste, ils contiennent toute jouissance, et leur saveur est appropriée au goût de chacun : *Omne delectamentum in se habentem, et omnis saporis suavitatem* (3). Pourtant, il faut le dire, la pensée qui s'en dégage est d'autant plus conforme aux intentions divines, qu'elle se révèle plus compréhensive et plus profonde. Sous ce rapport, tout l'office de Noël, et en particulier la messe de minuit, nous offre des pièces du plus haut intérêt.

La messe de minuit, comme le remarquait saint Thomas, honore plus spécialement la naissance éternelle du Christ, puisque toutes les pièces de chant dont elle se compose — sauf l'offertoire (4) — se réfèrent directement à la génération éternelle du Verbe. Les paroles du psaume II (v. 7) : *Dominus dixit ad me : Filius meus es tu,* EGO HODIE GENUI TE, nous fournissent non seulement le texte de cet introït dont la mélodie grégorienne rend à merveille la grandeur et le mystère, mais aussi le verset de l'alle-

(1) Sag. VII, 22.

(2) En faisant cette remarque nous pensons surtout aux offices de composition ancienne, qui méritent très justement nos préférences, non pour des raisons d'ordre archéologique, mais à cause de l'incomparable plénitude de leur doctrine, et de la sublimité de leur inspiration.

(3) Sag. XVI, 20.

(4) L'offertoire : *Laetentur* cœli *et exsultet* terra..., fait écho à la proclamation angélique sur laquelle s'achève l'évangile : *Gloria in* altissimis *Deo et in* terra *pax hominibus bonae voluntatis.*

luia. Le graduel et la communion ont été empruntés au psaume CIX (v. 3) : *Tecum Principium in die virtutis tuae in splendoribus sanctorum*: EX UTERO ANTE LUCIFERUM GENUI TE (1). Il est incontestable que c'est la génération ineffable du Verbe qui est visée en premier lieu dans chacun de ces passages. O la délicate fierté de l'Épouse, qui, commémorant l'humble naissance dans sa crèche du Fils Unique de Dieu, éprouve en quelque sorte le besoin de replacer son royal Époux dans la gloire de sa noblesse éternelle !

Cependant prenons-y garde, ce n'est sûrement pas la seule génération divine du Christ que l'Église a ici présente à sa pensée. Rappelons à ce propos que rien n'aide davantage à découvrir le sens caché des textes scripturaires insérés dans la liturgie, que le recours aux interprétations qui en ont été proposées par les Pères, surtout quand ces Pères s'appellent saint Augustin ou saint Léon. Or, le commentaire attribué à saint Athanase nous apprend que le texte du psaume II doit s'entendre aussi bien de la naissance dans le temps que de la génération éternelle : « Si le Psalmiste a ajouté les mots *hodie genui te*, c'est pour signifier également la génération selon la chair, car cet *hodie* désigne le temps et ne peut être employé ici que par rapport à la génération temporelle (2) ». Saint Cyrille d'Alexandrie tient le même langage : « En ajoutant *Ego hodie genui te*, le psalmiste indique aussi la naissance selon la chair, puisque *hodie* marque le temps (3) ». Théodoret, lui, veut qu'il ne s'agisse ici que de la naissance selon la chair, et non pas de la génération éternelle (4).

(1) Les deux passages dont nous parlons reviennent encore comme antiennes à Matines et aux II^es^ vêpres de Noël.

(2) P. G., t. XXVII, col. 67. Sur ce texte et les suivants, cf. *La liturgie de Noël*, dans la revue *Les Questions liturgiques* 1913-1914, p. 105.

(3) P. G., t. LXIX, col. 722.

(4) P. G., t. LXXX, col. 879.

Quant à saint Augustin, dont l'interprétation en pareille matière doit toujours être recueillie avec soin, il estime sans doute que l'expression *hodie genui te* s'entend plus directement de la génération ineffable du Verbe, mais il n'admet pas moins « que dans ce terme *hodie* on puisse voir la prophétie du jour où Jésus-Christ naquit en sa chair mortelle, — *Quanquam etiam possit ille dies in prophetia dictus videri quo Jesus Christus secundum hominem natus est* » (1).

Il est bien évident, dès lors, que, dans la pensée de l'Église, l'introït de la messe de minuit ne se rapporte pas exclusivement à la génération qui s'opère éternellement *in sinu Patris*, mais aussi à la naissance qui s'effectua historiquement en ce jour de Noël. Il suffirait, du reste, pour s'en convaincre, de constater avec quelle singulière complaisance la mélodie grégorienne de l'alleluia s'empare de l'adverbe *hodie* pour le mettre en relief. On ne saurait nier non plus que dans les oraisons, où l'Église le répète avec insistance, le terme *hodie* ne s'applique d'une manière immédiate au fait historique de la naissance selon la chair (2).

Il est donc bien vrai que dans ces mêmes paroles du Psaume : *Ego* hodie *genui te*, l'idée de la naissance du Fils de Dieu dans le temps se trouve liée à l'affirmation de sa génération éternelle. Mais ce n'est pas tout. Souvenons-nous de cette vérité capitale que l'Église, dans chacune des grandes solennités du cycle liturgique — et c'est précisément ce qui en fait le vivant intérêt, — ne perd

(1) P. L., t. XXXVI, col. 70.

(2) *hodiernae* festivitatis oblatio (secrète de la messe de minuit) ... nativitatis *hodiernae* mysteriis (secrète de la messe de l'aurore) ... ut natus *hodie* Salvator mundi (postcommunion de la messe du jour) — cf. l'introït de la messe de l'aurore : Lux fulgebit *hodie* super nos, — les antiennes et répons de l'office.

jamais de vue la pensée des membres dont elle se compose. Ce qui l'occupe en la fête de Pâques, c'est la résurrection non pas seulement de la personne de Jésus, mais de l'humanité tout entière qui, avec son chef le nouvel Adam, naît à une vie nouvelle. Ce qu'elle célèbre en la fête de l'admirable Ascension, c'est la glorification anticipée de tous ceux dont le baptême a fait les membres de son divin Époux ; et ce qu'elle considère surtout dans la solennité de Noël, c'est le mystère de notre propre régénération. Écoutons plutôt les paroles mêmes du grand docteur et pape saint Léon, qui ont un grand poids en la circonstance, et qui éclairent singulièrement la liturgie de Noël : «... *En adorant la naissance de notre Sauveur, il advient que c'est notre propre origine que nous célébrons*. En effet, cette génération temporelle du Christ est la source du peuple chrétien et *la naissance du chef est à la fois celle du corps* — NATALIS CAPITIS, NATALIS EST CORPORIS. — Sans doute chacun des appelés a son rang propre, et les enfants de l'Église sont distincts les uns des autres par la succession des temps ; toutefois, l'ensemble des fidèles, sorti de la fontaine baptismale, de même qu'il est crucifié avec le Christ dans sa Passion, ressuscité dans sa résurrection, placé à la droite du Père dans son ascension, est aussi enfanté avec lui dans cette nativité — *sicut cum Christo in passione crucifixi, in resurrectione ressuscitati, in ascensione ad dexteram Patris collocati, ita cum Ipso sunt in hac* NATIVITATE CONGENITI (1). » Saint Maxime de Turin le dit aussi très justement : dans la naissance du Christ, selon la chair, est renfermée comme dans son principe notre naissance à la vie surnaturelle : « Hodie itaque natus est Christus, sed *in nativitate ejus nostra omnium habet vita natalem* : quia qui privilegia primae nativitatis amisimus,

(1) Serm. 26, 2.

visitante nos Christo, sanctiore partu redimus ad vitam (1). »

Il faut sûrement se placer à ce point de vue pour comprendre dans leur profondeur, et autant qu'il se peut, les textes liturgiques de la fête de Noël, dont notre introït de la messe de minuit est un des plus suggestifs. Ce court verset est-il autre chose, en effet, que l'exclamation de l'Église, ravie d'entendre s'adresser à chacun de ses membres la parole prononcée par le Père céleste sur son Fils unique, au moment où la vertu d'une seconde naissance le constituait notre chef : *Dominus dixit* AD ME : FILIUS MEUS ES TU : *ego hodie genui te*? On ne peut pas ne pas rapprocher une telle affirmation de cette autre parole de Dieu qui, nous regardant en Jésus sorti des eaux du Jourdain, Lui disait : TU ES FILIUS MEUS DILECTUS, *in te complacui* (2). Par la génération qui s'accomplit dans un éternel présent — *hodie*, — le Père se donne un Fils, et voici que par la naissance de ce même Fils, selon la chair, en ce présent jour de Noël — *hodie* — Il nous engendre à notre tour en son Fils, et nous constitue proprement ses enfants. C'est dans ce double *Hodie* du temps et de l'éternité qui se réalise selon toute son extension la Paternité divine.

Nous ne croyons pas interpréter le verset du psaume deuxième autrement que saint Léon lui-même, puisque celui-ci disait, toujours à propos de la fête de Noël : « Exultons de joie en ce jour de notre salut où par une nouvelle alliance nous partageons la condition de Celui à qui Dieu le Père dit par la bouche de son prophète : *Tu es*

(1) Homil. IX, P. L., t. LVII, col. 245.

(2) Marc, I, 11. — Ruysbroeck commentant ces mêmes paroles à propos de la Transfiguration ne va-t-il pas jusqu'à dire : « Eternellement le Père s'est complu dans le Fils, et le Fils dans le Père, *à cause de ce fait* que le Fils de Dieu devait prendre notre humanité, devait mourir et par là ramener tous les élus jusqu'à leur principe » ? *L'Anneau ou la Pierre brillante*, ch. XII.

mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui (1)... » Malgré tout ce que le mystère de Noël laisse entrevoir de douloureux pour la personne de Jésus, il convient donc que nous le célébrions avec une immense allégresse, parce que, nous dit saint Maxime, c'est le mystère de notre naissance surnaturelle : « Tressaillons de joie en célébrant la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce que dans cette naissance c'est nous tous qui nous sentons naître à la vie — *Quia in Ejus nativitate nos omnes natos sentimus ad vitam* (2). »

Cependant nous n'avons pas épuisé toute la signification cachée de nos textes liturgiques. L'Église ne se contente pas de faire dépendre notre naissance surnaturelle de la naissance du Christ selon la chair, mais elle dépasse celle-ci, la traverse, pour ainsi dire, et fait remonter notre propre origine à l'éternelle procession du Fils Unique. Avec cette hardiesse qui ne peut appartenir qu'à l'Épouse, elle considère ses membres comme étant éternellement engendrés en la personne de leur Chef le Christ Jésus, et comme vivant en Lui, dès avant les siècles, de la vie éternelle que le Fils tient de son Père. Car c'est bien au Christ, dans la totalité de son Corps mystique, et non à la seule personne de Jésus, que l'Église applique la parole du psaume : *In splendoribus sanctorum, ex utero* ANTE LUCIFERUM *genui te* (3) ; le Père ne pouvant pas engendrer son Fils unique

(1) « Exsultemus in die salutis nostrae, et per novum Testamentum *in consortium ejus assumpti*, cui dicitur a Patre per Prophetam : *Filius meus es tu, Ego hodie genui te...* » Serm. 29, 3.

(2) Homil. XV, P. L., t. LVII, col. 254.

(3) « Ici, dit Théodoret, il (le psalmiste) découvre la magnificence de la divinité du Christ. Celui que Dieu a fait asseoir à sa droite, Il le déclare consubstantiel à Lui-même, et Il proclame l'identité de nature. Car par les mots *ante Luciferum*, Il montre qu'il existait avant le temps et avant les siècles. En disant *ex utero*, Il enseigne qu'Il est de même substance... » (P. G., t. LXXX, col. 1770). Saint Augustin, qui

ante Luciferum — c'est-à-dire avant la création du monde — sans regarder en Lui, et chérir en Lui, ceux-là dont Il deviendra le Chef par sa naissance selon la chair. Est-ce qu'après tout l'Église n'est pas en droit de reprendre dans sa liturgie une pensée que l'apôtre saint Paul énonçait avec enthousiasme au début de son épître aux Éphésiens : *Béni soit Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis dans le Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles dans les cieux! C'est en Lui qu'Il nous a élus dès avant la création du monde* — SICUT ELEGIT NOS IN IPSO ANTE MUNDI CONSTITUTIONEM — *pour que nous soyons saints et irrépréhensibles devant Lui, nous ayant dans son amour prédestinés à être ses fils adoptifs par Jésus-Christ...* (1)?

Remarquons, en passant, que l'Église chante fort à propos les paroles du psaume CIX au moment de la communion des fidèles, c'est-à-dire lorsque Jésus communique sacramentellement à ceux qui Le reçoivent la vie éternelle qu'Il tient de son Père : *Et ego vivo propter Patrem, et qui manducat me et ipse vivet propter me* (2). Par là se réalise la prière que le pontife avait prononcée sur les dons offerts : « Fasse la largesse de votre grâce, qu'au moyen de cet échange très saint, *nous nous trouvions assimilés* à Celui en qui notre substance humaine est unie à votre divinité (3). »

entend, comme les autres Pères, ce verset de la génération éternelle, l'applique ainsi très joliment à l'enfantement virginal de Notre-Dame. — On peut remarquer avec quelle sainte liberté l'Église coupe ce verset pour en faire la communion de la messe de minuit. Combien les fidèles auraient intérêt à faire leur action de grâces à la lumière de pareils textes !

(1) Eph. I, 3-5. Nous reproduisons, sans la faire complètement nôtre, la traduction de Crampon.

(2) Joan. VI, 57.

(3) « ... ut tua gratia largiente, per haec sacrosancta commercia, *in illius inveniamur forma*, in quo tecum est nostra substantia » (Secrète de la messe de minuit). La secrète porte ordinairement, dans

Nous revenons ainsi à notre point de départ : la génération éternelle du Verbe de Dieu, mais en y retrouvant contenu cette fois le mystère de notre propre origine surnaturelle.

Il est donc bien vrai qu'en la fête de Noël nous célébrons une triple naissance du Christ : sa génération *in sinu Patris*, sa naissance corporelle et sa naissance dans nos âmes. Mais ces trois naissances, ordonnées l'une à l'autre, se rejoignent dans un même plan pour constituer le mystère de Noël, lequel n'est autre que *le mystère du Fils Unique de Dieu, faisant participer chacun de nous* PAR LE MOYEN DE SA NAISSANCE SELON LA CHAIR *à la divine noblesse de sa génération éternelle* (1). Autrement dit, ce que nous honorons dans le mystère de Noël, c'est la Paternité de Dieu recevant dans la créature, par le moyen du Verbe fait chair, le surcroît éternellement prévu de son extension.

*
* *

Mais ici, nous le devinons, une grave objection s'élève dans l'esprit du lecteur. La naissance surnaturelle des enfants de Dieu, que nous voulons rapporter à l'Incarnation du Sauveur, est en réalité le fruit du mystère pascal, puisque c'est en ressuscitant d'entre les morts que le nouvel Adam nous a régénérés et nous a communiqué une vie nouvelle, une vie de justice et de sainteté. L'enseignement de saint Paul ne laisse aucun doute à cet égard. Le Christ

les anciens sacramentaires, le nom de *oratio super oblata*, prière sur les dons.

(1) La postcommunion de la messe du jour énonce d'une manière remarquable ce qui fait l'objet du mystère de Noël : « ... *ut natus hodie Salvator mundi, sicut divinae nobis generationis est auctor...* » On ne peut exprimer en termes plus concis cette idée que le Sauveur, par sa naissance dans le temps, nous confère dans la mesure où nous en sommes capables le bénéfice de sa génération divine.

nous a justifiés par sa mort et sa résurrection : ... *Qui traditus est propter delicta nostra, et* RESURREXIT *propter justificationem nostram. — Consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem ut quomodo Christus* SURREXIT *a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitae ambulemus* (1). On pourrait ajouter que l'Apôtre lui-même, nous donnant l'interprétation authentique du verset : *Dominus dixit ad me,* le considère comme se référant prophétiquement non pas à la naissance du Seigneur, mais à sa résurrection. En effet, dans son discours aux Juifs d'Antioche de Pisidie, saint Paul s'exprimait ainsi : *Nous aussi, nous vous annonçons que la promesse faite à nos Pères, Dieu l'a accomplie pour nous, leurs enfants, en* RESSUSCITANT *Jésus* SELON CE QUI EST ÉCRIT *dans le psaume deuxième : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui* (2).

Eh bien, notons tout d'abord que l'Apôtre, ou plus précisément, l'Esprit-Saint qui inspire ses paroles, applique le verset du psaume deuxième : *Ego hodie genui te,* non pas à la génération éternelle, mais à une naissance qui se réalise dans le temps ; ce qui justifie par avance l'interprétation liturgique que nous avons rapportée plus haut. Disons ensuite que si saint Paul a en vue, dans ce passage des Actes, non pas directement l'Incarnation, mais la Résurrection du Sauveur, ces deux naissances ne se peuvent séparer, tant le lien est étroit qui les unit dans un même mystère rédempteur. Comme le remarque très justement Dom Gréa : « Jésus-Christ a deux naissances dans le temps : Par la première, naissant de la Vierge, Il prend notre nature; et par la seconde, naissant du tombeau et de la mort à une vie nouvelle, Il nous donne et nous communique les richesses de cette vie, nous fait renaître tous en Lui et devient notre chef.

(1) Rom. IV, 25, et VI, 4.
(2) Act. XIII, 32-33.

« Par la première Il est tout innocence et sainteté; par la seconde il est source de pureté et sanctificateur.

« Toutefois le mystère de ces deux naissances est étroitement lié; Jésus-Christ n'entre pas dans sa gloire en vertu de la sainteté de sa première naissance, mais par la vertu de la seconde. Il n'a pris la nature humaine en Marie que pour la racheter sur la Croix et la ressusciter du tombeau. Il est venu pour cela : *Propterea veni in horam hanc...*

« Bien plus, par là même qu'il prenait la nature d'Adam et cette humanité déchue en lui, il annonçait le dessein de la sauver. Cette humanité dans sa masse portait la malédiction du péché : il ne pouvait l'aimer et la choisir que dans la vue de la réparer; et il n'était pas digne de lui de puiser à cette source la nature humaine qu'il revêtait, s'il n'avait ce dessein.

C'est donc encore pour cela que, dès sa première naissance, il a en vue la seconde et prononce le vœu de son sacrifice. Il en commence dès lors l'accomplissement, et il ne sera pas une seule heure de sa vie ici-bas sans en faire l'action. Et ainsi, bien que nous lui appartenions en vertu de sa mort et de sa résurrection, nous sommes déjà en lui dès l'origine, parce que son sacrifice est déjà commencé. C'est pour cela que saint Léon peut dire véritablement de la naissance de Jésus-Christ de la Vierge Marie, que nous commençons avec Lui : *Natalis capitis, natalis est corporis,* encore que notre naissance en Lui soit proprement attachée à sa résurrection (1). »

Telle est, nous semble-t-il, la raison pour laquelle l'Église fait lire à la messe de la vigile de Noël le début de l'Épître aux Romains, où saint Paul met en si étroite connexion la naissance du Christ Jésus selon la chair, avec sa

(1) Dom Gréa, *De l'Église et de sa divine constitution,* p. 49.

résurrection qui le constitue Fils de Dieu, dans la puissance (1).

Le rapport qui existe entre les deux naissances dans le dessein de Dieu, se manifeste jusque dans certaines circonstances extérieures et accidentelles de leur réalisation historique. En vertu d'une disposition divine, c'est dans la nuit très sainte de Noël — *sacratissima nox* — que le Christ, comme un rayon de lumière, sort du sein de la Vierge, et c'est également dans la nuit très sainte de Pâques — *sacratissima nox* — que le divin Soleil de justice surgit des ténèbres du tombeau. Dieu confie aux Anges la mission d'annoncer aux hommes l'un et l'autre événement. Enfin tandis que d'humbles bergers sont providentiellement choisis pour être les premiers témoins de la naissance du Fils de Dieu à Bethléem, de faibles femmes sont divinement investies du privilège de voir les premières Jésus sorti du tombeau et d'en rendre témoignage.

Remarquons, en outre, que si la Résurrection est avant tout, aux yeux de l'Église, la *sainte* Résurrection parce que le Christ s'y manifeste comme principe de la vie nouvelle, l'Incarnation du Sauveur, qui elle aussi dans les litanies des saints est appelée la *sainte* Incarnation(2), marque déjà le commencement de la sanctification du monde, comme le donne à entendre la très belle notice du martyrologe romain annonçant la fête de Noël : *mundum volens* ADVENTU PIISSIMO CONSECRARE. Dès le premier instant de son incarnation le Christ s'est offert pour le salut du genre humain. *Ideo ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti : corpus autem aptasti mihi... Et tunc dixi :*

(1) ... *De Filio suo, qui factus est ei ex semine David* secundum carnem, *qui praedestinatus est Filius Dei in virtute secundum spiritum sanctificationis* ex resurrectione mortuorum... Rom. I, 3-4.

(2) *Per mysterium* sanctae *Incarnationis tuae.*

Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam (1) : « C'est par cette oblation que le Christ commence de nous sanctifier : *In qua voluntate sanctificati sumus* (2); c'est à la crèche qu'Il inaugure cette existence de souffrance qu'il a voulu vivre pour notre salut, dont le terme est au Golgotha et qui doit, en détruisant le péché, nous rendre l'amitié de son Père. *La crèche n'est sans doute que la première étape, mais elle contient* RADICALEMENT *toutes les autres* (3). »

L'idée que la naissance du Christ marque le commencement de son sacrifice était fort joliment rendue par les sculpteurs et verriers du Moyen-Age, dont l'art n'était si religieux et si émouvant que parce qu'il reproduisait avec une intelligente fidélité les nuances les plus délicates de la liturgie, source vivante de son inspiration. Voici de quelle manière, selon M. Emile Mâle, le XIII[e] siècle représentait la scène de la Nativité : « Marie étendue sur son lit semble détourner la tête pour ne pas voir son Fils : elle regarde vaguement devant elle quelque chose d'invisible. Quant à l'enfant, il est couché non pas dans une crèche, mais, chose étrange, sur un autel élevé qui occupe toute la partie centrale de la composition ; une lampe est suspendue au-dessus de sa tête entre des rideaux ouverts. La scène a l'air de se passer non pas dans une étable, mais dans une église. Et en effet, c'est bien à une église que les artistes théologiens du Moyen-Age ont voulu nous faire songer. Dès l'instant où il est né, Jésus-Christ doit apparaître sous l'aspect d'une victime. La crèche où il repose, dit la glose, est l'autel même du sacrifice (4). » —

(1) Heb. x, 5-7.
(2) Heb. x, 10.
(3) Dom Columba Marmion, *Le Christ dans ses mystères*, ch. VII, p. 171. — C'est nous qui soulignons la dernière phrase.
(4) Emile Mâle, *L'art religieux du XIII[e] siècle en France*, p. 221.

Rien, de fait, n'est plus conforme à l'enseignement de la liturgie, et à la doctrine des Pères, que cet étroit rapprochement entre la crèche et la Croix. Saint Léon nous dit qu'il est dans le dessein du Père que le péché du monde soit effacé par la naissance et la passion du Christ : «... hoc propositum Dei, quo peccatum mundi in Jesu Christi placuit *nativitate* ac *passione* deleri (1). » Saint Maxime de Turin exprime la même idée : «... et quae veteris Adae miserabili lapsu fuerat fœdata et corrupta pretiosa sua *nativitate* et lacrymabili *morte* reduxit ad vitam (2). » Les Pères eux-mêmes ne sont ici que l'écho de saint Paul, lequel ne fait de la naissance du Seigneur que l'étape nécessaire vers l'humiliation suprême de la Croix (3).

Malgré la place qu'elle occupe dans le mystère de notre salut, et bien qu'elle soit inséparable dans l'œuvre rédemptrice, de la Passion et de la Résurrection, la Nativité n'est pas mentionnée cependant au saint sacrifice de la messe, dans cette partie du canon qu'on appelle l'Anamnèse parce qu'elle rattache à la finale de la formule consécratoire le souvenir du Christ et de ses principaux mystères : UNDE *et memores*... Il n'en a peut-être pas toujours été ainsi. Il n'est pas du tout impossible que l'Anamnèse romaine ait fait très anciennement mémoire de la Nativité du Christ. Dom Germain Morin considère en effet comme probablement primitive la leçon suivante, attestée par un certain nombre de manuscrits : *Tam* VENERANDAE NATIVITATIS QUAM *beatae Passionis, necnon et ab inferis resurrectionis*... (4)

(1) Serm. XXIII, 3.
(2) Homil. VIII, P. L., t. LVII, col. 239.
(3) Philip. II, 7-8.
(4) Dom Germain Morin, *L'Anamnèse de la messe romaine dans la première moitié du V^e siècle*. Revue bénédictine, 1907, p. 404. — Dom Morin

Quoi qu'il en soit, la Nativité du Seigneur tient une place trop importante dans l'œuvre de notre salut, pour que l'idée de la Rédemption ne soit pas prédominante dans la liturgie de Noël. L'Église voit avant tout que si le Fils de Dieu s'est donné à nous dans la chair — *Christus natus est* NOBIS (1), *Puer natus est* NOBIS et *Filius datus est* NO-

s'appuie tout particulièrement sur un passage d'Arnobe le Jeune, lequel vivait à Rome dans la première moitié du V[e] siècle. Dans son commentaire sur le psaume CX, Arnobe en applique les premiers versets à l'institution et à la célébration de l'Eucharistie : « Centesimus decimus psalmus in concilio sanctorum confitetur magna opera Domini, *Nativitatis, Passionis, Resurrectionis, et in coelos Ascensionis.* Magna haec opera Domini... ; justitia ejus immutabilis perseverat in saecula saeculorum. In qua justitia memoriam fecit mirabilium suorum dicens : *Haec quotiescumque feceritis, in mei memoriam facietis.* Quando hoc dixit misericors et miserator Dominus? Tunc sine dubio, quando escam dedit corporis sui timentibus se. » — Il est visible, comme l'observe Dom Morin, que l'auteur a déjà présente à la pensée la teneur de l'Anamnèse liturgique; or Arnobe mentionne la *Nativité* comme le premier des mystères dont l'Eucharistie rappelle le souvenir. Dom Morin rapproche à bon droit ce texte du témoignage des sacramentaires contenant la leçon dont nous avons parlé. Il souligne également ce qu'à d'un peu insolite la construction que présente le texte actuel de l'Anamnèse où le TAM *beatae passionis* reste pour ainsi dire en suspens. Ajoutons pour notre part que l'hypothèse du très perspicace liturgiste se trouve confirmée par ce fait que saint Léon (440-461) rattache lui aussi étroitement, dans ses sermons, la Nativité aux trois autres mystères de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension. Rappelons encore une fois le passage cité plus haut : « ... sicut cum Christo in *Passione* crucifixi, in *Resurrectione* ressuscitati, in *Ascensione* ad dexteram Patris collocati, ita cum Ipso sunt in hac *Nativitate* congeniti » (Serm. 26, 2).

Que la Nativité ait pu être mentionnée dans l'Anamnèse romaine, c'est ce qui est d'autant moins surprenant que la fête de Noël a toujours occupé une place d'honneur dans l'Église de Rome, où elle a pris naissance. Mais comment la mention de la Nativité a-t-elle pu tomber de l'Anamnèse? Peut-être parce qu'il a paru de bonne heure qu'insérée entre le récit de la Cène et la mémoire de la Passion, elle n'était guère à sa place. Quant à l'argument théologique vraiment trop subtil invoqué par l'auteur du Micrologue (ch. XIII, *Quid sit superfluum in Canone*), il est permis de ne pas y attacher beaucoup d'importance.

(1) Invitatoire de la Nativité.

BIS (1) — c'est, comme il est dit dans l'épître de la messe de minuit, pour nous affranchir du péché et se constituer un peuple saint : *Qui dedit semetipsum pro nobis, ut nos* REDIMERET *ab omni iniquitate et mundaret sibi populum acceptabilem* (2). En célébrant notre rédemption commencée, l'Église tient à nous faire entrevoir tout ce que le mystère de Noël nous réserve de fruits abondants pour le jour où avec la mort et la glorification du Seigneur, l'œuvre rédemptrice sera définitivement réalisée. C'est pourquoi certaines formules de nos trois messes nous rappellent de très près celles que nous trouvons à Pâques et à l'Ascension.

Dès la vigile de Noël, la naissance du Sauveur nous est présentée comme inaugurant une ère nouvelle de rédemption et de salut. L'introït de ce jour nous annonce que le Seigneur vient nous sauver : *Veniet Dominus et* SALVABIT *nos*. L'évangile nous dit de l'enfant qui naîtra de la Vierge, qu'Il s'appellera Jésus, parce qu'Il sauvera son peuple : *Ipse enim* SALVUM FACIET *populum suum a peccatis eorum* (3). Et surtout dans la collecte l'Église exprime sa joie de recevoir son Rédempteur : *Deus qui nos* REDEMPTIONIS *nostrae annua exspectatione laetificas : praesta, ut Unigenitum tuum quem* REDEMPTOREM *laeti suscipimus...*

Aux premières vêpres de la fête, nous sommes invités à saluer avec allégresse l'approche de notre Rédemption : *Levate capita vestra ; ecce appropinquat* REDEMPTIO *vestra* (4), car dès demain sera effacée l'iniquité de la terre : *crastina die delebitur iniquitas terrae* (5). Pour l'Église, la naissance du Sauveur est en relation si étroite avec la Pas-

(1) Introït de la messe du jour.
(2) Tit. II, 14.
(3) Matth. I, 21.
(4) 5e antienne des Ires Vêpres.
(5) Verset des Ires Vêpres.

sion, dont elle tire son efficacité réparatrice, qu'au jour de Noël elle considère l'œuvre de notre salut comme déjà accomplie avec une divine munificence : REDEMPTIONEM *misit Dominus populo suo* (1) — *Apud Dominum misericordia et* COPIOSA *apud eum* REDEMPTIO (2). Et c'est au Christ, *Rédempteur de tous les hommes*, qu'elle adresse cette hymne de saint Ambroise, dont la suavité de l'expression n'a d'égale que la force de la pensée.

Noël, c'est même le jour de la Rédemption nouvelle, nous dit un splendide répons de Matines où se trouve reproduit textuellement le début d'un sermon de saint Léon : *Hodie illuxit nobis* DIES REDEMPTIONIS NOVAE, REPARATIONIS ANTIQUAE, *felicitatis aeternae* (3). Après cela, nous ne serons pas surpris si l'Église, dans une collecte de saveur pascale très prononcée, demande pour ses enfants, et comme fruit de la fête, l'affranchissement de la tyrannie tenace du péché : — *ut nos Unigeniti tui nova per carnem nativitas* LIBERET, *quos sub peccati jugo vetusta servitus tenet*. Selon la postcommunion de la messe de l'aurore, c'est la nativité singulière du Seigneur qui a mis un terme à la condition misérable des enfants d'Adam : *Cujus nativitas singularis humanam* REPULIT *vetustatem* (4). Il est logique, puisque la pensée du sacrifice de la Croix pénètre si profondément la liturgie de Noël, que le souvenir de la Nativité soit évoqué lui aussi à maintes reprises dans le temps

(1) 2e antienne des IIe Vêpres.
(2) 4e ant. » »
(3) 2e répons de Matines. — Cf. S. Léon, Serm. 22, 1.
(4) Cf. communion du mercredi de Pâques : *ab omni nos... vetustate purgatos...* — Le grandiose introït : *Dum medium silentium* du dimanche dans l'octave de Noël évoque encore le souvenir de la délivrance de la captivité d'Égypte, et célèbre le Verbe rédempteur. L'épître de même dimanche nous rappelle le but de l'Incarnation : *Misit Deus Filium suum... ut eos qui sub lege erant* redimeret... (Gal. II, 4-5).

de la Passion, plus spécialement consacré à la mémoire du mystère rédempteur (1).

La liturgie de Noël ne serait pas complète s'il n'y était fait une large part au sacrement du baptême, qui a pour effet d'appliquer à chacun de nous la vertu du mystère de la Rédemption. C'est par le baptême que, devenant les membres du Corps mystique, nous nous unissons à Celui qui en est devenu le chef en naissant selon la chair. Comme le dit saint Léon : « Sicut factus est Dominus Jesus caro nostra nascendo, ita et nos facti sumus corpus ipsius renascendo (2). » De part et d'autre pour constituer le Corps mystique dans son chef et dans ses membres, il faut une seconde naissance; mais, tandis que la nouvelle naissance du Christ s'est faite selon la chair — *nova* PER CARNEM *nativitas*, — la nôtre se fait *ex aqua et* SPIRITU SANCTO. Or, pour rappeler aux enfants de Dieu quel fut le procédé de leur régénération, et leur en montrer le principe qui est l'Esprit du Père, répandu abondamment en nous par Jésus-Christ, son Fils; pour leur redire que le fruit précieux du baptême est, avec la justification par la grâce, l'héritage de la vie éternelle, l'Église ne pouvait

(1) Cf. Collecte et épître du dimanche des Rameaux. La nativité du Seigneur est aussi très heureusement située dans le mystère rédempteur, par l'auteur de l'hymne *Pange lingua*, dont nous nous plaisons à rappeler ici la belle strophe :

« *Vagit infans inter arcta*
Conditus praesepia.
Membra pannis involuta
Virgo mater alligat,
Et manus pedesque, et crura
Stricta cingit fascia. »

Il faut tout de même convenir que la persistance évidente de la liturgie à ne jamais présenter la Nativité du Christ que sous son côté *réparateur*, est singulièrement favorable à l'explication thomiste du motif de l'Incarnation.

(2) Serm. 23, 5.

mieux choisir que ce très substantiel passage de l'épître à Tite (1), dont elle donne lecture à la messe de l'aurore, à l'heure où, selon saint Thomas, est plus spécialement honorée la naissance spirituelle du Christ dans les âmes.

N'existe-t-il pas, du reste, une analogie très mystérieuse entre la naissance de Jésus notre Chef, jaillissant du sein de la Vierge fécondée par l'Esprit de Dieu, et la naissance spirituelle du néophyte émergeant des eaux fécondées par le même Esprit sanctificateur? La comparaison s'imposait, et saint Léon n'a pas manqué de la relever en ces termes : « *Et omni homini renascenti aqua baptismatis instar est uteri virginalis*, eodem Spiritu sancto replente fontem, qui replevit et Virginem ; ut peccatum quod ibi vacuavit sacra conceptio, hic mystica tollat ablutio (2). » Etant donné un tel rapprochement, l'Église des Gaules, moins scrupuleusement attachée aux traditions antiques que l'Église de Rome, pouvait se croire légitimement fondée à procéder, le jour de Noël, à l'administration solennelle du baptême, tout comme aux fêtes de Pâques et de la Pentecôte. Nous savons même, par le témoignage de saint Avit de Vienne, que Clovis a été baptisé avec ses Francs le 25 décembre 496, par le saint évêque Remi de Reims. C'est donc en la fête de Noël — nous ne devons pas l'oublier — que, par une disposition providentielle, la nation si fière jadis d'être appelée fille aînée de l'Église est devenue chrétienne.

Pour conclure ces quelques considérations dont le but unique est de nous faire entrer davantage dans le mystère de Noël, qu'il nous soit permis de rappeler les devoirs que sa célébration nous impose, à l'égard de Dieu et vis-à-vis de nous-mêmes. Mais laissons plutôt parler une dernière fois notre grand saint Léon, tout en regrettant de ne pou-

(1) Tit. III, 4-7.
(2) Serm. 24, 3.

voir reproduire la majesté bien romaine de son noble langage. La première chose à faire, selon lui, c'est de témoigner à Dieu notre reconnaissance :

« C'est pourquoi, mes bien-aimés, *rendons grâces* à Dieu le Père par son Fils, dans le Saint-Esprit : de ce que, dans l'infinie charité dont Il nous a aimés Il a eu pitié de nous, et *comme nous étions morts par le péché, Il nous a vivifiés dans le Christ* (1), afin que nous fussions en Lui une nouvelle créature et un ouvrage nouveau. »

D'un autre côté, ce que le mystère de Noël exige de nous, c'est que nous réalisions toujours davantage la vertu de notre baptême, en prenant de plus en plus conscience de l'éminente dignité qu'il nous confère :

« *Dépouillons* donc *le vieil homme* et sa manière d'agir ; et admis à participer à la génération du Christ, renonçons aux œuvres de la chair. Reconnais, ô chrétien, ta dignité, et, devenu participant de la nature divine, garde-toi de retomber par une conduite indigne dans la bassesse de ta condition première. Souviens-toi de quel Chef et de quel Corps tu es membre. N'oublie jamais que tu as été arraché à la puissance des ténèbres pour être transporté dans la lumière du royaume de Dieu. Par le sacrement du baptême tu es devenu le temple de l'Esprit-Saint, veille à ne pas chasser par des actions perverses un hôte si illustre, et à ne pas te replacer dans l'esclavage du diable, car le sang du Christ est le prix de ta rançon. Il te jugera dans la vérité, après t'avoir racheté dans la miséricorde, Lui qui règne avec le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen. »

fr. Emmanuel Fligoteaux, O. S. B.
Abbaye Saint-Paul, Oosterhout.

(1) Eph. II, 5.

(2) Serm. 21, 3. — A ce même sermon sont empruntées les leçons du second nocturne de l'office de Noël.

Obstacles particuliers à la contemplation

Des âmes qui n'ont pas reçu la grâce de la contemplation peuvent se demander, après avoir lu ce qui précède : N'y a-t-il pas un empêchement de ma part ?

L'empêchement vient toujours d'une attache désordonnée, d'une propriété. Chez beaucoup d'âmes il est dans la volonté, *elles choisissent leur voie,* elles veulent aller à Dieu par tels moyens et exigent pour ainsi dire que Dieu vienne à elles de telle manière, elles comptent beaucoup sur leur activité propre, elles ne laissent pas Dieu agir en elles, et veulent édifier par elles-mêmes leur perfection. Ce n'est pas un moindre empêchement de vouloir diriger ce qu'on n'a pas mission de diriger, au risque de s'opposer plus ou moins consciemment à la direction supérieure du Saint-Esprit. Vouloir se faire centre, vouloir que le bien soit fait, mais par nous, ou tout au moins par notre famille religieuse, par notre couvent, à *notre manière,* voilà qui dispose peu à la contemplation qui est précisément caractérisée par la *manière de Dieu.* « Je te rends grâce, ô mon Père, de ce que tu as caché ces choses aux prudents et aux sages et de ce que tu les a révélées aux petits. » C'est parfois dans les plus pauvres petits couvents,

qui ne semblent avoir aucune influence, qu'on trouve les âmes les plus contemplatives et les plus saintes.

Chez d'autres l'empêchement est dans l'esprit ; elles prétendent *tout analyser* psychologiquement, *tout enregistrer*, pour évaluer leurs petits progrès. Elles se regardent ainsi elles-mêmes au lieu de regarder Dieu. Sans doute la connaissance de soi est toujours nécessaire, même dans les états les plus élevés (1), mais ce regard sur soi ne doit pas être séparé du regard sur Dieu. La meilleure manière de s'examiner n'est-ce pas de se dire très sincèrement du fond du cœur : Que reste-t-il écrit de cette journée au livre de vie ? Alors sous la lumière divine se réalise ce que demandait saint Augustin : « Que je vous connaisse, Seigneur, et que je me connaisse moi-même. » « A mon avis, dit sainte Thérèse, nous n'arriverons jamais à nous bien connaître si nous ne nous efforçons de connaître Dieu, c'est en contemplant ses grandeurs que nous découvrirons notre bassesse... Si au contraire nous ne sortons jamais de la fange de nos misères, il en résultera bien des inconvénients... La connaissance de nous-même dévie, et si nous ne sortons jamais de notre propre fonds, je ne m'en étonne nullement : ce mal est à craindre et de plus grands encore. C'est pourquoi, je dis, mes filles, que nous devons fixer les yeux sur Jésus-Christ, notre trésor, et sur les saints ; c'est là que nous apprendrons l'humilité véritable. Par cette voie, je le répète, notre intelligence s'ennoblira et la connaissance de nous-mêmes cessera de nous rendre craintifs et rampants (2). »

(1) Sainte Thérèse, *Château*, I^re^ Demeure, ch. II, p. 53 : « Cette connaissance de soi est tellement nécessaire, même aux âmes admises par Dieu dans sa propre demeure, que jamais, si élevées qu'elles soient, elles ne doivent s'en départir. Au reste, quand même elles le voudraient, elles ne le pourraient pas. »

(2) *Château*, ch. II, p. 55-57.

Parmi ceux qui s'analysent trop, certains quittent leur oraison pour savoir si elle est bien conforme aux descriptions des auteurs, et à quel degré ils sont parvenus. D'autres se figurent qu'il suffit de connaître extérieurement ces choses pour en vivre, et prétendent faire par eux-mêmes « le dépouillement, le vide », ils s'exposent ainsi à toutes sortes d'illusions ; ils confondent une simple *spéculation intellectuelle* sur la Déité, supérieure aux perfections divines qu'elle contient dans son éminence, spéculation à la portée de tout philosophe, même en état de péché mortel, avec la *contemplation infuse* décrite par Denys là où il parle de la grande ténèbre (1). Ils oublient que le principe qui porte à la contemplation chrétienne c'est l'amour de Dieu pour lui-même ; ils se perdent en d'abstraites spéculations et ne comprennent pas l'amour du Christ. Ils pourraient ainsi, avec beaucoup d'orgueil inconscient, faire complètement fausse route et aboutir à la contemplation théosophique ou bouddhique.

Certaines âmes enfin semblent à certains égards mieux préparées, car elles laisseraient faire Dieu volontiers, et ne se piquent pas de tout comprendre, mais *leur cœur cherche en Dieu la jouissance plus que Dieu même* ; alors elles ont une déception ; car c'est un Dieu crucifié que nous devons aimer, et l'intimité avec lui se trouve souvent dans la souffrance. Sans doute la joie vient ensuite et un bonheur sans pareil, mais ce n'est pas cela qu'il faut chercher.

Il est des âmes qui ont opposé à la grâce de Dieu tous ces obstacles et qui ont eu le bonheur de Le voir les renverser tous pour montrer une fois de plus qu'Il est venu

(1) Ce serait oublier précisément que la connaissance infuse est infuse, qu'elle suppose une inspiration spéciale du Saint-Esprit et qu'elle procède non de l'amour des joies de la connaissance, mais de l'amour de Dieu.

chercher les pécheurs et sauver ce qui était perdu. L'intimité de l'oraison était peut-être nécessaire à leur salut ; si elles ne l'avaient pas obtenue, elles auraient peut-être voulu jouir de leurs facultés pour elles-mêmes et trouver dans un amour défendu ou dans les satisfactions de l'orgueil ce qui n'existe que dans l'amour divin. Certains se renfermant en eux-mêmes gaspillent des trésors sans prix.

R. Garrigou-Lagrange, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Une femme missionnaire au Canada : La vénérable Marie de l'Incarnation, ursuline (1599-1672)

(*suite*)

Manger chez *les filles vierges* ne suffisait pas : il fallait s'entendre. Celles-ci faisaient des efforts, restés longtemps infructueux, pour s'assimiler les dialectes barbares variant de tribu à tribu. C'étaient des langues véritables, savamment nuancées, capables de traduire tous les états de la nature extérieure, comme toutes les passions de l'homme primitif. Seuls, les mots nécessaires à l'expression de l'abstrait faisaient défaut (1). Déjà les missionnaires avaient essayé de mettre le catéchisme en langue huronne ; ils

(1) Chez les dernières peuplades Peaux-Rouges qui, dans leur état de demi-civilisation, ont emprunté à leurs conquérants les locutions usuelles, bien des mots manquent encore aujourd'hui pour traduire des idées de généralité. Il n'y a pas moyen, au XX[e] siècle, de dire en langue sauvage que « le Fils de Dieu s'est fait homme pour sauver tous les hommes ». Le catéchisme indigène, chez une tribu catholique, est forcé de dire que « le Fils du Grand Esprit s'est fait Indien pour sauver tous les Indiens ». Il n'y a pas de mot pour donner l'idée de l'homme en général : il y en a pour désigner chaque espèce d'arbre, mais non pour dire *arbre*.

disaient que le signe de la croix, à lui seul, leur avait coûté une année de travail. Marie de l'Incarnation ne se laissa rebuter par aucune difficulté; elle composa « un gros livre algonquin de l'histoire sacrée avec un dictionnaire, et un catéchisme iroquois qui est un trésor ».

Pourvoir à l'éducation des Françaises qui se multipliaient tous les jours et sortaient aussi bien de familles distinguées que de ce que l'intrépide éducatrice appelait « la plus terrible racaille », présentait des obstacles d'un autre genre : « Madame Bourdon, écrit elle, a été chargée « en France de cent-cinquante filles que le roi a envoyées « en ce pays par le vaisseau normand. Elles ne lui ont pas « donné peu d'exercice durant un si long trajet, car, « comme il y en a de toutes conditions, il s'en est trouvé « de très grossières et de très difficiles à conduire. Un peu « auparavant, il était arrivé un vaisseau rochelais chargé « d'hommes et de filles, et de familles formées. C'est une « chose prodigieuse de voir l'augmentation des peuplades « qui se font en ce pays. Les vaisseaux ne sont pas plutôt « arrivés que les jeunes hommes y vont chercher des « femmes, et, dans le grand nombre des uns et des autres, « on les marie par trentaines... Outre ces mariages, ceux « qui sont établis depuis longtemps dans ce pays ont tant « d'enfants que cela est merveilleux, et tout en foisonne. » Dans une autre lettre, elle dit que ces filles sont de toutes les nations de l'Europe, qu'il y en a de turques et de mauresques, et que, parmi le dernier contingent débarqué, la mauresque, la première, trouva preneur.

Les résultats devinrent bientôt consolants, plus encore parmi les sauvages que parmi les Françaises. Le plus grand obstacle à la civilisation des indigènes, c'était, avec l'inconstance dans les affections et dans les goûts, l'amour de l'indépendance et des courses dans les bois.

« Elles sont comme des oiseaux de passage et ne de-

« meurent que jusqu'à ce qu'elles soient tristes, ce que « l'humeur sauvage ne peut souffrir : dès qu'elles sont « tristes, les parents les retirent, de crainte qu'elles ne « meurent. Nous les laissons libres en ce point, car on les « gagne plutôt par ce moyen que de les retenir par con- « trainte ou par prières. Il y en a d'autres qui s'en vont « par fantaisie ou par caprice ; elles grimpent comme des « écureuils notre palissade qui est haute comme une mu- « raille, et vont courir les bois. »

Cependant, lorsque la grâce s'était emparée de ces âmes neuves et que le baptême, avec l'enseignement de la doctrine, leur avait ouvert l'horizon des vérités éternelles, les progrès récompensaient les apôtres de tant de labeurs. En voici quelques preuves, choisies parmi un grand nombre d'autres traits que la Mère Marie de l'Incarnation aimait à raconter à ses correspondants de France. Peut-être voyait-elle un peu en beau ses chers enfants, à travers le prisme de sa foi et de son amour, mais aurions-nous le courage de lui en faire un grief?

« Je vous ai déjà parlé plusieurs foi de la bonne Marie, « femme de ce Bernard qui a été tué par les Iroquois ; cinq « jours après son arrivée, une jeune femme Attimatèque (1) « arriva et se présenta à elle. La première chose que fit Marie « qui ne la connaissait pas, fut de lui inspirer ses senti- « ments, ainsi que les sauvages chrétiens ont coutume de « faire aux infidèles. « J'ai été captive aux Iroquois, lui dit- « elle, où j'ai souffert toutes les misères qu'on peut souf- « frir, mais tout cela n'est rien en comparaison de ce que « tu souffriras en enfer si tu n'es pas chrétienne. » L'autre « lui répondit : « Je le suis, mais j'ai un mari païen qui a « une autre femme que moi et je voudrais bien le quitter, « car il a une aversion extrême à la foi et à la prière. » A

(1) Attimateks, tribu dont le nom signifie *poissons blancs*.

« ces paroles, Marie l'embrassa et lui dit : « Ah ! si tu savais « la valeur de la foi, tu la préférerais à toutes choses et à « la vie même. La foi est une chose si admirable qu'on ne « la peut assez estimer. Elle ramasse les nations, et, de « plusieurs, n'en fait qu'une. C'est elle qui fait que les « chrétiens sont mes parents et qu'ils me traitent comme « si j'étais leur sœur. C'est la foi qui fait que je t'aime, car « quel sujet ai-je de t'aimer ? Tu n'es point de ma nation ; « je ne te connais point ; il m'importe fort peu que tu « vives ou que tu meures, que tu demeures ou que tu t'en « ailles. Cependant, je ne sais comment cela se fait, mais « je sens bien que je t'aime parce que je crois en Dieu et « que tu crois en lui. C'est pour cela que je ne puis m'em- « pêcher de te donner un bon conseil, qui est de laisser « ton mari avec sa femme et de ne plus retourner avec lui : « car il te ferait perdre la foi, ce qui est le plus grand mal « qui te saurait arriver. De plus, tu seras peut-être prise par « les Iroquois qui te feront souffrir toutes sortes de tour- « ments. Ah ! si tu savais la pesanteur du joug de la capti- « vité et combien il est sensible à un chrétien d'être éloi- « gné de la maison de prière ! L'on porte envie aux petits « oiseaux. Souvent, je leur disais : Ah ! que ne puis-je « voler pour aller prier Dieu avec les chrétiens !... Si ton « mari te fait quitter la foi, ce sera bien pis, car en sortant « de la main des Iroquois, tu tomberas en celle des dé- « mons qui te tourmenteront en des feux qui n'auront ja- « mais de fin, et, d'un esclavage passager, tu tomberas « dans une captivité éternelle. » Cette exhortation si tou- « chante fit prendre résolution à cette jeune femme de ne « retourner plus avec celui qu'elle appelait son mari et « qui en effet ne l'était pas. »

Une autre femme, nommée Louise, disait à la grille des Ursulines :

« Autrefois, la mort de mes enfants m'affligeait de telle

« sorte que rien du monde ne pouvait me consoler. Main-
« tenant, mon esprit est si convaincu de la sagesse et de la
« bonté de Dieu, que quand il me les ôterait tous, je n'en
« serais pas triste. Car je pense en moi-même : si une plus
« longue vie était nécessaire à mon enfant pour mieux
« faire son salut, Celui qui a tout fait ne la lui refuserait
« pas, puisqu'il est si bon et que rien ne lui est impossible.
« Aujourd'hui qu'il l'appelle à soi, il faut bien dire, puis-
« qu'il sait tout, qu'il voit que mon enfant cesserait peut-
« être de croire en lui et commettrait des péchés qui le
« précipiteraient en enfer. Dans cette pensée, je dis à
« Dieu : Détermine de moi, toi qui as tout fait, et de mes
« enfants aussi. Quand tu m'éprouverais dans toutes les
« manières possibles, je ne cesserai jamais de croire en
« toi, ni de t'aimer, ni de t'obéir ; car je veux tout ce que
« tu veux. Puis, je dis à mes enfants que je vois mourir :
« Va, mon enfant, va voir au ciel Celui qui a tout fait.
« Quand tu y seras, prie-le pour moi, afin que j'y aille
« aussi ; après ta mort, je ferai des prières pour ton âme,
« afin que tu sortes bientôt du purgatoire. »

La pauvre mère, assurément, n'avait lu aucun traité sur l'Abandon : ne le pratiquait-elle pas d'une façon sublime et comme une conséquence des premiers principes du christianisme puissamment gravés dans son cœur ? Marie de l'Incarnation savait inspirer à ses néophytes l'estime de la foi.

Elle savait aussi en faire des apôtres portant au loin le flambeau divin, elle qui, pour gagner des âmes à Dieu, avait renoncé à sa patrie, à son cloître, à son fils unique. Un sauvage nommé Charles, au retour d'un long voyage, vint trouver la Vénérable et lui dit :

« Sais-tu ce que j'ai fait ? J'ai enseigné les grands et les
« petits, les hommes et les femmes, les jeunes et les vieux,
« partout où j'ai passé. Je leur ai dit : Quittez vos folies.

« Cela serait tolérable si vous vous étiez faits vous-mêmes ; « cela serait bon si vous deviez toujours vivre sur la terre ; « mais il y a un Dieu, un bon Esprit, qui a fait le ciel et « la terre et tout ce que l'un et l'autre contiennent. Or, « choisissez : Voilà deux chemins ; l'un conduit dans le « feu avec les diables ; l'autre conduit au ciel où est Celui « qui a tout fait. Si vous croyez en lui, vous irez à lui après « la mort ; si vous n'y croyez pas, vous irez dans le feu « d'où vous ne sortirez jamais. »

« Pour moi, ajoutait-il, ce ne sont pas les richesses de « cette vie que j'aime : Ce sont là de belles choses pour « être aimées ! Il ne m'importe que je sois pauvre ou « riche, que j'aie faim ou que je sois rassasié, que je vive « ou que je meure : cela serait bon si c'était pour long- « temps. Hé ! nous mourrons incontinent et tout cela sera « dissipé.

... « J'ai coupé toute la bougie que tu m'as donnée par « morceaux, et je m'en servais comme on fait à la messe. « Ainsi, je déterminais des prières (1), je faisais faire le « signe de la croix et je disais à chacun ce qu'il devait « faire. Mais il faut que tu saches que ceux que j'ai ensei- « gnés n'ont point encore d'esprit. Ils en auront quand « ils seront baptisés. »

Plus d'une fois, ces apôtres si admirables dans leur simplicité, subirent un martyre dont les raffinements atroces font frémir lorsqu'on les lit dans les lettres de Marie de l'Incarnation. Voici ce qu'elle dit d'un autre Huron, lequel, comme le précédent, avait *déterminé des prières* et, pendant la captivité, relevé le courage de ses compagnons.

(1) *Déterminer des prières*, expression des sauvages pour signifier présider les exercices religieux, surtout si l'absence du missionnaire dévoluait la direction des chrétiens au membre le plus instruit du groupe : cette fonction lui conférait alors une grande autorité.

« On commença à le tyranniser avant le coucher du so-
« leil et on le brûla toute la nuit depuis les pieds jusqu'à
« la ceinture. Le lendemain, on le brûla depuis la ceinture
« jusqu'au col. On réservait à lui brûler la tête la nuit sui-
« vante, mais ces tyrans, voyant que les forces lui man-
« quaient, jetèrent son corps dans le feu où il fut consu-
« mé. Jamais on ne lui entendit proférer une parole de
« plainte, ni donner aucune marque d'un cœur abattu.
« Sa foi lui donnait de la force intérieurement et lui fai-
« sait faire au dehors des actes de résignation à la volonté
« de Dieu. Il levait sans cesse les yeux au ciel comme au
« lieu où son âme aspirait et où elle devait bientôt aller.
« Vous l'appellerez martyr ou tout autre nom qu'il vous
« plaira ; mais il est certain que la prière est la cause
« de ses souffrances et que la raison pour laquelle il a été
« plus cruellement tourmenté que les autres est qu'il la
« faisait tout haut, à la tête de tous les captifs. »

Cet Indien du XVII^e^ siècle n'est-il pas l'ancêtre spirituel des glorieux petits pages de l'Ouganda, récemment élevés sur les autels ? Ne sont-ils pas tous de la même lignée qu'Etienne, Laurent, et les immortels héros du canon de la messe ?

Pendant que la Mère Marie de l'Incarnation recueillait ainsi une ample moisson d'élus pour le ciel, que devenait Claude Martin ? Si, d'une part, elle avait offert à Dieu l'amère séparation pour obtenir le salut des pauvres sauvages auxquels elle allait se dévouer au-delà des mers, d'autre part, elle présentait maintenant au Seigneur ce qu'elle souffrait au Canada, afin d'acheter, à ses propres dépens, des grâces de choix pour son fils bien-aimé. Dieu le bénissait, sans doute à cause d'elle : il lui accorda la vocation monastique. Claude entra chez les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, l'une des plus régulières de France à cette époque ; il y fut un religieux aus-

tère, fervent, et, dans des charges importantes, il rendit service à la cause de l'Eglise (1).

La correspondance fut toujours suivie entre la mère et le fils ; elle devint beaucoup plus intime après que celui-ci eût embrassé la vie religieuse. La Mère Marie de l'Incarnation donnait à dom Martin les conseils spirituels les plus élevés. Elle faisait plus encore ; elle lui ouvrait le sanctuaire intime de son âme et, tant dans ses lettres que dans des mémoires secrets destinés à lui seul, elle raconte toute l'œuvre de Dieu en elle, depuis ses premières années jusqu'à un âge avancé. Nous ne possédons pas une seule lettre de dom Martin, mais les réponses de sa mère nous font deviner quelles questions il lui posait. Lui-même nous révèle son attitude envers elle quand il nous dit dans son livre : « Comme la foi borne notre curiosité et qu'il « n'y a plus de question à faire après qu'on nous a dit que « Dieu les avait révélées et qu'il nous oblige d'y soumettre « notre esprit, ainsi, dans la direction, la candeur et la « simplicité avec laquelle on acquiesce aux lumières d'un « directeur que l'on sait avoir l'expérience des choses que « l'on soumet à son jugement, fait que l'esprit demeure « dans le repos, ou que s'il désire quelque chose davan- « tage, c'est qu'il n'a pas encore cette candeur, ni cette « simplicité d'enfant, avec laquelle saint Pierre nous or- « donne de recevoir le lait de la direction spirituelle (2). »

Voici d'abord douze maximes dont la Vénérable avait fait le fondement de sa vie intérieure et qu'elle déclare à son fils être très importantes pour avancer dans la perfec-

(1) La vie de dom Claude Martin a été écrite par le savant dom Martène. Elle complète utilement l'œuvre filiale de dom Martin en y ajoutant quelques précisions.

(2) Nous laissons à dom Martin la responsabilité de ses *qui* et de ses *que*. Sa mère eût pu lui donner, après tout le reste, des leçons de français.

ion. C'est un code complet en quelques lignes, car toutes es vertus de l'Évangile y ont leur place.

I. Etant accusée d'avoir fait quelque faute, ne s'en point excuser, encore qu'on soit innocente, et n'accuser point celle qui l'aurait faite, pour s'en décharger, si ce n'est qu'il y aille de la gloire de Dieu, au jugement de qui il appartient.

II. Veiller sur son esprit et sur son cœur pour ne se point laisser surprendre à dire des paroles plaintives et exagérantes lorsqu'on pense être, ou qu'on est en effet, offensé, choqué, rebuté et humilié, soit de paroles, soit par actions.

III. Ne rien dire à sa louange, ni ravaler autrui, tacitement ou apparemment, lorsqu'il est loué de quelqu'un, ou qu'il est question, selon l'ordre de la charité, de le louer ou d'en dire du bien.

IV. Fuir l'émulation et la jalousie des biens et des satisactions d'autrui, soit intérieures, soit extérieures; mais plutôt s'en réjouir et s'estimer indigne d'en posséder autant.

V. S'exercer à une pieuse affection envers ceux pour qui on a de l'antipathie naturelle; prendre innocemment leurs actions et juger de leurs intentions selon l'ordre de la charité.

VI. S'exercer à un esprit de patience envers le prochain, selon les maximes prescrites dans l'Évangile.

VII. Travailler au retranchement des tendresses sur soi-même et des réflexions superflues sur ce qui pourrait donner de la peine.

VIII. Travailler tout de bon à la douceur intérieure et extérieure et à la mansuétude et humilité de cœur, conformément à l'Évangile.

IX. Ne pas prendre de l'ombrage volontairement, ni de

la défiance pour de petites apparences, et ne point s'en laisser aller à l'inquiétude.

X. Souffrir avec douceur et amour les douleurs du corps et les afflictions de l'esprit, et les humiliations, et les mortifications, de la part de Dieu et du prochain.

XI. Mortifier certains petits appétits, inclinations et pentes naturelles, en tout ce qui se pourra sans faire tort au spirituel et au corporel.

XII. Obéir aux mouvements et aux inspirations de Dieu. Et en tout ce que dessus, suivre l'obéissance et la direction du Père spirituel.

Ailleurs, la Mère Marie de l'Incarnation dit à son fils : « Vous voulez que je demande à Notre-Seigneur pour vous « le don d'oraison. Je lui demande pour vous celui de l'hu- « milité et la vraie abnégation de vous-même, sans laquelle « il n'y a point de vraie oraison, ni de vrai esprit intérieur. « L'oraison et l'humble abnégation doivent aller du même « pas; autrement, toutes nos dévotions sont suspectes. »

« Ne me dites plus que vous aimeriez mieux la solitude « et la vie retirée que les charges et les emplois. Ne les « aimez pas parce qu'ils sont éclatants, mais parce qu'ils « sont dans l'ordre de la volonté de Dieu. Il est pourtant « bon que vous ayez la vue de vos imperfections, de vos « incapacités, de vos insuffisances : c'est Dieu qui opère « en vous ces sentiments et qui vous tient dans un état « d'humiliation à vos yeux, pour vous sanctifier dans des « emplois où se perdent ceux qui présument de leurs pro- « pres forces... Prenez votre plaisir dans les emplois que « Dieu vous donne; vous y trouverez votre sanctification « et Dieu aura soin de vous partout. Soyez élevé, soyez « abaissé : pourvu que vous soyez humble, vous serez heu- « reux et toujours bien. »

« ..... Je vous dirai avec simplicité, mon très cher fils, « que Dieu tient sur moi la même conduite qu'il tient sur

« vous. Je me vois remplie de tant d'infidélités et de misè-
« res, et j'en suis si anéantie devant Dieu et si petite à mes
« yeux (pour ce dernier, il m'est continuel), que je ne sais
« comment y apporter remède parce que je vois mes imper-
« fections dans une obscurité qui n'a point d'entrée ni
« d'issue. Me voilà à la fin de ma vie, et je ne fais rien qui
« soit digne d'une âme qui doit bientôt comparaître devant
« son Juge... Je me vois continuellement comme étant par
« miséricorde dans la maison de Dieu. Il me semble que
« j'y suis inutile et que je ne fais rien qui vaille en compa-
« raison de mes sœurs; que je suis la plus ignorante du
« monde et, quoique j'enseigne les autres, qu'elles en
« savent plus que moi. Je n'ai, grâce à Notre-Seigneur, ni
« pensées de vanité, ni bonne estime de moi-même : si
« mon imagination s'en veut former, à cause de quelque
« petite apparence de bien, la vue de ma pauvreté l'étouffe
« aussitôt. »

« Si vous êtes pour le gouvernement et si vous êtes
« appelé à la véritable vie de l'esprit, vous passerez par
« diverses épreuves. Il importe beaucoup que vous sentiez
« les faiblesses, afin qu'en ayant l'expérience et les portant
« en vous-même, vous ayez de la compassion des autres.
« C'est ici le point de la fidélité que vous devez à Dieu et
« où les âmes pusillanimes font de lourdes fautes, ne vou-
« lant pas passer outre et choisissant l'état de vie qui sem-
« ble devoir les exempter de telles ou telles souffrances.
« Elles quittent celui où la divine Majesté voulait se servir
« d'elles. Elles sortent de ses saintes dispositions et cela
« l'oblige de les laisser dans les mains de leur conseil,
« puisqu'elles aiment mieux suivre leur route que la sienne.
« Pourquoi donc vous défiez-vous? Armez-vous de cou-
« rage et de confiance, votre salut est entre les mains d'un
« très bon Père. »

Cette admirable mère ne conseillait pas seulement son

fils. Elle lui faisait ses confidences, et c'était l'éclairer encore. Elle n'hésitait pas à lui décrire les peines intérieures, les tentations, les apparents délaissements de Dieu qu'elle avait fréquemment eus à subir, tant à Tours qu'à Québec, et ce, afin de l'encourager et de lui enseigner à encourager les autres (1) :

« Je me sentais portée quelquefois à chercher de la con-
« solation dans les créatures, mais ce Dieu que j'avais tou-
« jours présent me reprenait intérieurement et me deman-
« dait si je ne me contentais pas de sa compagnie. Cela
« redoublait ma confusion d'avoir eu ce désir de me con-
« tenter hors de lui. Dans les temps où on peut avoir de
« la joie, comme sont les fêtes qui inspirent de l'allégresse,
« c'était alors que je souffrais le plus... Et de plus, se voir
« en un état si ravalé et si éloigné du passé, cela humilie
« plus qu'on ne saurait dire. »

Les réflexions mêlées par dom Martin aux citations qu'il fait des papiers intimes de sa mère, témoignent à quel point il avait su s'en assimiler la doctrine. Par la solidité de son jugement il se montre le digne fils de cette mère. Voici ce qu'il dit, après de copieux passages sur les tentations :

« Le grand secret pour vaincre les tentations est de les
« déclarer à son supérieur, quelque inconvénient qui puisse
« en arriver, ainsi que faisait notre mère qui ne pouvait
« rien tenir caché à sa supérieure, encore que ce fût contre
« la supérieure même, quand on l'eût dû, ainsi qu'elle le
« dit, renvoyer de la religion : car la tentation est un venin
« qui donne la mort quand on le tient caché et qui perd sa
« force quand il paraît au dehors.

« Quelque tentation que l'on ait, il ne faut jamais rien

(1) Le récit de ces épreuves occupe, dans l'ouvrage de dom Martin, 22 pages in-4°, sans un seul alinéa. Il s'y trouve beaucoup de redites.

« omettre de ses obligations, puisque l'intention du démon, « quand il tente les âmes parfaites, n'est pas tant, pour « l'ordinaire, de leur faire commettre le mal que de les « troubler et de les empêcher de faire tout le bien qu'elles « feraient dans la tranquillité de leur conscience..... Il ne « faut faire paraître au dehors aucun signe des tentations « que l'on souffre dans l'intérieur. Les ennemis que l'on a « à combattre sont intérieurs ; le combat le doit être aussi « et il suffit que Celui qui le doit récompenser en ait seul « la connaissance. »

..... « Non seulement il n'y faut point consentir (à la « tentation), mais encore il faut tâcher de n'y commettre « aucune imperfection volontaire, puisque c'est en cela « que consiste la parfaite victoire de la tentation. Enfin..... « quand on est fidèle à résister aux tentations et qu'avec « cela elles ne cessent point, il faut se résigner à la volonté « de Dieu pour les souffrir autant qu'il lui plaira. C'est « ainsi que saint Antoine disait à ses ennemis : Me voici, « je ne fuis point ; je suis Antoine ; non, je ne fuis point : « me voici. C'est aussi dans cet esprit que notre mère disait « à son Époux : Mon cher Amour, je ne suis point lasse « de souffrir ; me voici ; non, je ne suis point lasse. »

La Mère Marie de l'Incarnation n'écrivait pas qu'à son fils. Sa correspondance était étendue, ses lettres toujours très longues : quand on habite un pays d'où la poste part une fois par an, on n'écrit pas de petits billets. Toutes ses lettres sont datées des mois d'été ou du début de l'automne ; c'était la saison où la flotte débarquait ses marchandises de France et rembarquait les marchandises d'Amérique, — presque uniquement des fourrures, — et où elle se hâtait pour n'être pas immobilisée par les glaces. Qu'elle fût supérieure ou non, Marie de l'Incarnation était l'âme de la maison. Elle se chargeait de stimuler le zèle des bienfaiteurs en les tenant au courant des progrès de

l'œuvre. Elle écrivait à beaucoup de communautés, Ursulines et autres, pour demander des prières sans lesquelles on ne pourrait aboutir à rien, et remerciait toujours aimablement des aumônes reçues.

Elle instruisait dans la vie intérieure bon nombre de personnes séculières et voici les conseils pleins de sagesse que, de son bout du monde, elle adressait à une mère de famille française :

« Votre oraison est bonne puisqu'elle vous donne une « pente à une vie sainte et parfaite. Elle est, dis-je, bonne « en tant qu'oraison spéculative et affective, mais elle ne « sera qu'une dévotion en l'air et dans l'imagination si « elle ne se termine à l'actuelle pratique des vertus que « vous avez vues et goûtées dans votre oraison... Je sup- « pose que vous vous exercez à la pratique de la présence « de Dieu hors le temps de vos oraisons : c'est de quoi « vous ne me parlez point. Si donc vous vous y exercez, « je crois que ce n'est qu'une suite de vos oraisons, car « cela se suit d'ordinaire. Or, s'il en est ainsi, il vous est « aisé de diriger vos actions et vos pratiques conformé- « ment aux bons sentiments et aux saintes résolutions de « votre oraison, et ce sera là une vraie dévotion. Votre « père spirituel a sagement fait de régler vos oraisons « vocales : la trop grande quantité étouffe l'esprit de la « dévotion ; mais aussi, de n'en point dire, ou fort peu, « cela le ralentit... Il faut que la pratique des oraisons « jaculatoires soit la vie de votre âme et que vous fassiez « ici-bas ce que, par la miséricorde de Dieu, vous ferez « dans l'éternité, si vous êtes fidèle. »

Une autre fois, elle dit à la même amie :

« Il faut que vous ayez une grande pureté de cœur, « laquelle consiste à ne vous arrêter à aucune pensée « oisive, à n'avoir point de convoitise des choses de la « terre, à mortifier vos passions, à étouffer les sentiments

« de l'amour-propre, comme sont le point d'honneur, les « petites vanités, les jactances et autres semblables défauts « qui sont les ennemis de la vraie pureté et de la demeure « de Dieu. Cela ne vous empêchera pas de penser aux « petites affaires de votre maison, mais il les faut faire « sans empressement. Représentez-vous que Jésus vous « voit et qu'il faisait les actions de sa vie terrestre d'une « bien autre façon que vous faites les vôtres. Cependant, « il veut que vous l'imitiez. Dites-lui donc amoureuse- « ment : « Mon cher Jésus, je fais cela pour votre amour; « oh ! que je suis éloignée de votre pureté ! Vous êtes ma « vie exemplaire (l'exemple de ma vie) et cependant je ne « vous imite pas en la pureté, ni en la perfection que vous « voulez de moi. » D'autres fois, dites-lui : « Mon bon « Jésus, par la sainteté de vos actions, sanctifiez les mien- « nes; je veux absolument qu'elles dépendent de vous et « qu'elles soient pour vous, ô mon Jésus. »

« Il faut aussi que vous aimiez les sacrifices. Mais sur « quel autel les immolerez-vous ? Prenez avec un très « grand respect le cœur du Fils de Dieu, et après que « vous l'aurez présenté à son Père, offrez sur ce divin et « très sacré cœur, comme sur un autel, vos victimes qui « sont vos intentions, vos affections, vos désirs, vos ac- « tions, vos amis. »

La vénérable Mère avait une nièce tendrement aimée qui, après bien des vicissitudes dans le monde, était entrée chez les Ursulines de Tours. Au sujet des élections du couvent, elle lui enjoignait avec l'autorité de son expérience une préparation si sérieuse et un point de vue si surnaturel, qu'on n'en pourrait, en aucun Ordre, trouver de meilleurs.

« J'ai encore, lui dit-elle, un avis à vous donner tou- « chant vos élections dont je sais que le temps approche. « Car, comme vous devez y avoir voix et que c'est une

« affaire dont vous n'avez point encore d'expérience, je « suis bien aise de vous dire de quelle manière vous devez « vous y comporter, pour éviter les engagements de cons- « cience et les scrupules qui arrivent ensuite, lorsqu'on « n'y prend pas Notre-Seigneur pour guide. Voici donc « ce que vous ferez, ma chère fille.

« Préparez-vous trois mois auparavant et, durant ce « temps-là, videz-vous de tout désir et de toutes inclina- « tions naturelles envers qui que ce soit : ne prenez les « sentiments d'aucune autre; ne vous intriguez pas avec « qui que ce soit pour parler de l'élection ; n'en dites pas « non plus vos pensées ni vos sentiments à personne. Tous « les jours, présentez à Notre-Seigneur celle qu'il a en son « dessein pour tenir sa place en la communauté pour y « gouverner ses épouses. Demandez-lui son Saint-Esprit « afin qu'il vous donne ses lumières pour la connaître et « que vous en fassiez le choix. Ne prenez vos conclusions « que le matin, à la messe qui se dit du Saint-Esprit. Si « vous faites de la sorte, je vous assure que vous élirez « celle que Dieu veut.

« Vous voyez, ma chère fille, que je vous veux dans la « pratique d'une vraie et solide vertu. Car, si vous y tra- « vaillez, les bénédictions du ciel viendront en abondance « dans votre âme. Il est question de devenir sainte et « pourtant il faut marcher d'un bon pas dans la voie de « la sainteté. Et ne vous excusez pas sur votre jeunesse, « car si vous êtes jeune d'âge, il faut être ancienne de « sens.

« Prenez patience dans les occasions qui vous tirent de « la solitude par obéissance ou par nécessité. Si vous étiez « au Canada, vous auriez peut-être encore moins de re- « traite. C'est pourquoi faites en votre âme, comme sainte « Catherine de Sienne, une solitude intérieure que vous « puissiez garder partout, et tâchez d'y vivre de la vie de

« Dieu. On le trouve là, pour l'ordinaire, plus parfaite-
« ment et plus purement que dans la solitude corporelle :
« car sa bonté bénit l'âme obéissante et ajoute à la grâce
« de l'obéissance celle de l'union. »

La petite maison de la Basse-Ville, trop étroite et trop incommode pour la communauté grandissante, fut remplacée, en 1642, par une construction plus spacieuse située dans la Haute-Ville. En 1650, celle-ci fut détruite par un incendie où furent consumés non seulement le bâtiment, mais toutes les possessions des religieuses. Elle recommencèrent sans retard à bâtir et on ne sait qu'admirer davantage de leur résignation dans le dénuement ou de leur courage à surmonter les difficultés. Pendant qu'elles se consacraient, au prix de mille privations, à faire renaître leur couvent de ses cendres, le calme était loin de régner dans la colonie.

Les Iroquois, après un traité de paix solennel avec les Français et les Hurons, étaient repartis en guerre, au mépris de la foi jurée. Pendant un quart de siècle (1642-1667), leurs incursions à peu près incessantes, ne furent interrompues que par des accommodements précaires, qu'on ne pouvait appeler des traités tant ils duraient peu ou étaient mal observés. Plusieurs Jésuites, captifs de ces barbares, furent martyrisés, quelques-uns jusqu'à la mort. D'autres parvinrent à s'échapper et à revenir parmi les Français pour guérir leurs plaies et retourner ensuite à la conquête des âmes de leurs bourreaux. Bon nombre de sauvages chrétiens et de Français payèrent de leur vie leur fidélité à la foi. En 1667, une attaque brusquée des Iroquois obligea le gouverneur de Québec à prendre les précautions réservées aux circonstances graves. Le couvent des Ursulines fut mis en état de siège, le Saint-Sacrement enlevé, par crainte des profanations. Les fenêtres furent murées et transformées en meurtrières ; des soldats gar-

daient nuit et jour les religieuses qui leur distribuaient régulièrement vivres et munitions. En outre, elles avaient une douzaine de grands chiens dont les Iroquois avaient plus peur que des hommes. L'attaque échoua ; l'ennemi fut repoussé par une troupe infiniment moins nombreuse que lui. Des tentatives de ce genre se renouvelèrent à plusieurs reprises sans que jamais les Ursulines, formées à l'école de leur vaillante Mère, ne se laissassent aller à des craintes cependant pardonnables à des femmes.

Celle-ci avançait en âge. Malgré ses soixante-dix ans et ses infirmités croissantes, elle jeûna tout le carême de 1669. Cet hiver-là fut exceptionnellement rigoureux. Tous les arbres fruitiers moururent; les conduites d'eau gelèrent; les sources tarirent; plusieurs Ursulines, disent les *Lettres*, s'étaient résignées à mourir de froid. La Mère Marie de l'Incarnation, sentant venir sa dernière heure, se démit de la supériorité et voulut rendre à sa communauté un compte exact de son administration. Les résultats qu'elle avait obtenus étaient incalculables. Elle avait commencé sans sou ni maille et laissait un établissement prospère dont l'avenir semblait assuré. Le bien fait aux âmes, Dieu seul pouvait le mesurer. Elle avait semé la foi en toutes ses « séminaristes » et, par celles-ci, dans des milliers de cabanes de sauvages. Par ses élèves françaises, dont le nombre s'était accru en même temps que le développement de la colonie, elle avait contribué à l'établissement de centaines de foyers chrétiens et participé, en une large mesure, à la gloire chrétienne et française de ceux qui ont fait le Canada ce qu'il est aujourd'hui. Tout cela, elle l'avait obtenu par ses prières, par ses sacrifices, plus encore que par ses industries.

Pendant sa dernière maladie, elle souhaitait voir prolonger ses souffrances afin de gagner encore des âmes à Dieu ; quand ses filles lui demandaient de leur donner quelque

part à ses mérites, elle ne pouvait que répondre en souriant : « Je n'ai plus rien à moi ; tout est pour les sauvages. »

Elle mourut le 30 avril 1672. A peine avait-elle cessé de vivre que déjà la voix publique la proclamait sainte. Ses chers sauvages, inconsolables, s'en allaient répétant : « Notre mère à nous est morte ! » et ils mettaient un doigt sur leurs lèvres en signe de l'impossibilité d'exprimer leur douleur.

Depuis deux siècles et demi, le Canada entoure sa mémoire d'une gratitude fidèle. Des instances émanant de toutes les classes de la société et représentant la véritable unanimité des cœurs, ont été faites à Rome. Parmi ces suppliques, il en est une plus touchante que les autres : elle a été présentée au Saint-Siège, à la fin du XIX^e^ siècle, par les guerriers hurons, dernier reste d'un peuple dont la sainte Ursuline avait été l'infatigable apôtre.

« Très saint Père, disaient-ils, nous les chefs et les guer-
« riers de la nation huronne, t'apportons et te présentons
« à genoux un parfum précieux, le parfum des vertus de
« la révérende Mère Marie de l'Incarnation. Ce parfum a
« été cueilli dans nos cœurs et se compose de nos senti-
« ments de vénération et de reconnaissance... Par ses soins,
« nous avons appris à être doux : les loups et les ours lui
« ont léché les mains. Ceux qui ne savaient que rugir dans
« la colère se sont soudain mis à chanter des hymnes de
« paix. De sa main, elle a marqué nos cœurs du signe de
« la foi, et la foi est restée gravée dans nos cœurs. Les os
« de nos pères tressailleront dans la tombe si ta voix pro-
« clame le bonheur éternel de notre mère, à qui nous
« devons la foi en Jésus-Christ. Elle a trouvé parmi nos
« femmes des vierges dignes du sanctuaire, parmi nos
« guerriers des missionnaires et des martyrs qui lui tres-
« seront une couronne au ciel. Il ne nous reste plus, à

« nous, qu'une dernière goutte de sang huron, mais si « cette dernière goutte de sang pouvait orner la couronne « que la Mère Marie de l'Incarnation recevrait au ciel, nous « l'offririons de bon cœur. »

L'œuvre de celle qui sut si bien être à la fois une âme d'oraison et une femme d'action a prospéré merveilleusement sous la bénédiction de Dieu. Vers 1725, il fallut renoncer au séminaire indien, parce que les tribus nomades, réduites à céder devant la force, s'enfonçaient de plus en plus à l'intérieur des terres. Mais l'éducation des jeunes filles de race européenne s'est toujours continuée parmi les Ursulines, tant à Québec que dans d'autres grandes villes du Canada.

Par son amour pour les âmes, son intrépidité à procurer leur salut au prix des plus durs sacrifices, par sa connaissance des voies mystérieuses de la contemplation, unie à un caractère de sens pratique et de raison virile dans un parfait équilibre des facultés intellectuelles, la vénérable Marie de l'Incarnation a mérité d'être appelée, — c'est son fils lui-même qui nous le dit, — *la Sainte Thérèse de l'Amérique*.

M. C. DE GANAY.

La Mère Marie de Jésus

Indéfectible est la vitalité de l'Église ! Ce grand arbre, dont la sève est toujours en mouvement, ne connaît ni les rigueurs de l'hiver ni les ardeurs desséchantes de l'été. Sans cesse ses branches se couvrent d'une parure de fleurs nouvelles, sans cesse elles se chargent des fruits les plus variés. « Dieu, dont la volonté est souverainement efficace (1), ne produit pas seulement les créatures, mais il fait qu'elles soient et qu'elles opèrent selon le mode même qu'il a voulu de toute éternité. » Le Bon Pasteur ne connaît-il point ses brebis ? « Il les appelle chacune par leur nom ! » (Jean, x, 3). L'âme prédestinée, dont le portrait est si fidèlement tracé (2), semble avoir répondu parfaitement aux desseins de Dieu sur elle. Mère Marie de Jésus fut une vraie fille de sainte Térèse ; prieure et fondatrice héroïque, elle parvint jusqu'aux plus hauts degrés de la vie contemplative et mystique.

« D'une ancienne lignée de Bourgogne, illustre par les traditions d'honneur, de foi chrétienne, de rigide droiture des vieilles familles françaises », elle avait une vive intelligence et un caractère viril s'alliant à une simplicité merveilleuse, « à une sorte de ravissante candeur ». Au monastère de Dijon, à peine reconstitué, cette âme d'élite se

(1) *Summa theolog.*, I^a, q. 19, a. 8 : q. 22, a. 4.

(2) *Mère Marie de Jésus, Fondatrice et Prieure du Carmel de Paray-le Monial, (1853-1917)*. Un volume in-8 de 500 pages, illustré. Publié et mis en vente par le Carmel de Paray-le-Monial, (Saône-et-Loire).

livra sans réserve au dépouillement de la vie carmélitaine toute son existence religieuse fut « une conquête successive d'horizons toujours plus larges et de vertus toujours mieux possédées ». Les pages relatives à ses débuts nous montrent le secret de sa progression continuelle : « Oh c'est si simple, disait-elle, cela commence par le don plénier de soi ; l'âme se donne, puis ensuite elle laisse Dieu user d'elle et elle s'use elle-même au service de Dieu. »

Simple et droite, Mère Marie de Jésus l'était à un degré rare, même au commencement de sa formation monastique ; aussi n'a-t-elle « connu ni une petitesse, ni un retour sur soi ». Ce don naturel, surélevé par la grâce, devait lui épargner bien des luttes intimes. Si elle connut la nuit obscure des sens et de l'esprit, du moins ce ne fut pas d'une manière persistante. D'ailleurs elle gardait par devers elle, sans autre témoin que Dieu, le mystère de ses souffrances ; car suivant la parole de l'Écriture, « il est bon de tenir caché le secret du Roi » (Tob. XII, 7).

Insensiblement les touches mystiques se firent plus pressantes, et bientôt elle s'affranchit des formes analytiques de la méditation pour suivre avec fidélité les mouvements de l'Esprit-Saint. Sa générosité se trouvait déjà récompensée par la grâce de la contemplation infuse et celle des vertus affermies et fécondes : — Quelle recherche passionnée de l'humiliation, du silence qu'elle appelle « une précaution pour l'amour », de l'oraison qu'elle définit : « Le regard sur Dieu, sur notre Seigneur et surtout sur son cœur, sur les choses que le Verbe chante dans l'âme du Christ. »

Jésus ne pouvait laisser longtemps cette lampe sous le boisseau. Mère Marie de Jésus était appelée à rayonner, d'abord auprès des novices, puis dans son office de Sous-Prieure et peu de temps après dans sa charge de Prieure.

Cette dernière mission fut la plus importante de sa vie.

Elle avait pour la remplir parfaitement un ensemble de dons à la fois naturels et surnaturels qui s'épanouirent dans leur plénitude au temps de la fondation de Paray. Très bonne, on dirait presque, bonne jusqu'à l'excès, elle n'abdiqua jamais son autorité ; « elle ne transigeait point avec la lumière, dût-il en coûter beaucoup à son cœur ». Le Saint Esprit avait réuni en son âme les vertus en apparence les plus incompatibles : humilité et magnanimité. A Dijon, toutefois, quelques lacunes se faisaient encore sentir, qui plus tard devaient disparaître ; comme d'autres elle avait le défaut de ses qualités. A ce moment, veille de la fondation projetée, sa vie spirituelle reçut ce parachèvement qui devait la séparer totalement du créé et la conduire à ces degrés de dépouillement intérieur et de pure charité, où l'âme, à la suite de saint Jean de la Croix, peut dire que sa « demeure est pacifiée ». Son oraison revêtit une forme plus simple et plus divine. C'est ainsi que Mère Marie de Jésus se trouva préparée à remplir intégralement la mission providentielle que Dieu lui réservait : recherche et exhumation des corps des Carmélites mortes avant la Révolution ; direction et formation initiales de Sœur Elisabeth de la Trinité et enfin labeurs d'une fondation, à l'heure même où la loi sur les Associations rendaient si précaire la situation des Ordres Religieux en France.

L'histoire de cette fondation rappelle celle des fondations Térésiennes. Le Carmel de Paray le Monial fut établi dans la pauvreté la plus absolue, « jetant Mère Marie de Jésus en plein héroïsme de confiance vis-à-vis de notre Seigneur ». Elle s'était élevée d'un bond à la foi des Saints, foi créatrice à laquelle rien n'est refusé. « Scio cui credidi » (II Tim. I, 12). Le ciel y répondit par des faits extraordinaires, fréquents dans les premières années de la ré-

forme carmélitaine : multiplication des pommes de terre, du vin etc...

Les souffrances intimes, ou pour mieux dire, les rigueurs de l'amour divin, déjà fortement ressenties au début de son Priorat, l'ensevelirent au sein de cette mort mystique d'où jaillit la vraie vie. « Souffrir Dieu, disait Ruysbrock, est plus grand que tout. » « Oui, poursuivait Mère Marie de Jésus, mais il ne faut pas souffrir de souffrir ! »

Les racines étaient profondément enterrées, l'arbre devait bientôt surgir et porter d'admirables fruits. De nombreuses et solides vocations vinrent s'offrir au nouveau monastère ; elles se trouvèrent à bonne école auprès de cette mère si expérimentée dans les voies de l'union à Dieu. Ses conférences au chapitre, très bien condensées dans cette biographie, nous permettent d'apprécier la doctrine élevée et pratique, qu'elle prêchait à ses filles. Son enseignement n'en restait pas moins accessible à toutes ; les plus simples pouvaient toujours la suivre ; les plus hautes découvraient avec elle les grands horizons. Elle disait : « Adorer, c'est plus que se soumettre, c'est aimer ; c'est faire la volonté de Dieu avec un culte religieux et comme à genoux ; ce qu'on peut faire de plus grand sur la terre, c'est d'obéir... L'âme qui obéit a la certitude de tenir Dieu, de lui faire faire tout ce qu'elle veut. » — En parlant de l'esprit surnaturel avec lequel chaque carmélite doit voir « Dieu participé » en ses sœurs, elle s'exprimait ainsi : « Regardez en chacune d'elles non pas seulement la grâce qu'elle a actuellement, mais celle qu'elle aura un jour, et la gloire qu'elle a déjà en Dieu... Dieu nous voit non comme nous sommes, mais comme nous serons, quand il aura fini son œuvre en nous : voilà pourquoi il nous aime. La charité a le même regard. » — Que de fois également elle a répété : « Le secret de la perfection, le voici : ne faire,

ne voir qu'une chose à la fois. Faire ce que l'on fait, n'importe quoi, comme cela vient de la volonté de Dieu, avec une simple vue de Dieu qui est là, qui nous voit et qui nous bénit. » — Avec quelle ardeur, elle recommandait à ses filles d'entendre la parole des Saints Livres dans l'Absolu de la Vérité divine : « De nos jours, s'écriait-elle, on diminue la parole évangélique ; on n'ose pas lui donner sa valeur absolue ; on est écrasé devant tout l'Amour de Dieu pour nous et on recule. Il est écrasant, oui, mais il est vrai ! »

Ses lettres et ses poésies donnent la même impression d'austère et ravissante simplicité. « Orienter une puissante volonté vers un grand amour et pour cela sortir de soi, être absorbé par ce Dieu en qui nous vivons » : tel est le dernier mot de sa spiritualité.

Dans les dernières années de sa vie, mère Marie de Jésus était passée en Dieu ; les vertus théologales avaient atteint en elle leur degré unitif. L'Esprit divin la possédait, la consommait par l'effusion singulière de ses dons, et spécialement des dons de sagesse, de force et de piété. On l'entendait s'écrier : « mon Dieu, c'est à froid que je vous le dis, je veux vous aimer ou mourir ! », digne écho des plaintes passionnées d'une sainte Marie Madeleine de Pazzi pour l' « Amour qui n'est pas aimé », du défi non moins hardi d'une Sainte Térèse : « Ou souffrir ou mourir ! » Pour de telles âmes la croix n'est jamais trop lourde...

Mère Marie de Jésus qui, dans une vision béatifiante, avait entrevu son divin maître en ce monde, ne devait pas tarder de le voir « facie ad faciem ». Après une courte maladie, en des souffrances héroïquement portées, « cette âme toute faite de lumière et de bonté », passait dans l'éternelle patrie, laissant à ses filles affligées, ce testament

suprême : « L'Obéissance, les traditions de l'Ordre, l'Union des cœurs. »

Déjà, quelques bienfaits signalés nous prouvent la puissante intercession de cette Carmélite auprès de Dieu. A l'heure de la mort, n'avait-elle point rendu cet humble et naïf témoignage. « C'est vrai, je n'ai jamais offensé le Bon Dieu volontairement » ? — Mère Marie de Jésus a été rayonnante toute sa vie durant ; nous avons le ferme espoir qu'elle rayonnera encore par cette biographie « magnifique et magnifiquement présentée » ; et nous faisons des vœux pour que du haut du Ciel elle étende à toute l'Église son rayonnement de grâces spirituelles et temporelles.

B. Poupon.

TEXTES ANCIENS

Denys, appelé le Chartreux à cause de sa profession religieuse, et surnommé le *Docteur extatique* pour la sublimité de sa doctrine, naquit en 1402 à Ryckel, dans le Limbourg belge. A 21 ans, il entra à la Chartreuse de Ruremonde. Ce fut un saint religieux qui reçut après sa mort un culte populaire. Très austère, travailleur infatigable, Denys fut un grand contemplatif qui passait la moitié de ses journées en oraison. Son premier ouvrage, le Commentaire sur les Psaumes, est de 1434 ; beaucoup d'autres suivirent, car il ne cessa plus de publier jusqu'en 1469. Il eut, de son vivant, une vaste influence. Il mourut le 12 mars 1471.

Ses œuvres forment une véritable encyclopédie ecclésiastique. La nouvelle édition entreprise par la Chartreuse de Notre-Dame-des-Prés, à Montreuil-sur-Mer, aujourd'hui à Tournai, en Belgique, édition extrêmement remarquable et presque achevée, comprendra quarante-cinq volumes in-4° à deux colonnes.

On peut grouper ces ouvrages sous les titres suivants :

1° *Œuvres philosophiques.* — Une sorte de manuel de philosophie, des commentaires de Boëce et divers opuscules.

2° *Œuvres exégétiques.* — Commentaires sur tous les livres de la Bible selon le sens littéral et spirituel, soit allégorique soit tropologique.

3° *Œuvres théologiques.* — Elles sont considérables et très diverses : Commentaires des Sentences de Pierre Lombard, de quelques œuvres de saint Thomas d'Aquin, divers traités sur Dieu, le Saint-Esprit, les perfections divines, Notre-Seigneur, la Sainte Vierge, la messe, les divers états de vie, des œuvres

de polémique. Il n'y a quasi pas de question théologique que Denys n'ait abordée.

4° *Sermons*. — Immense répertoire de matériaux pour la chaire. Les prédicateurs y trouveraient des choses solides et pieuses, en particulier dans les sermons du temps.

5° *Œuvres ascétiques et mystiques*. — Ce sont peut-être les œuvres les plus remarquables de ce grand homme. Théologien profond et contemplatif, il avait tout ce qu'il fallait, la science et l'expérience, pour traiter ces questions. Il l'a fait magistralement. Les ouvrages de Denys seront toujours consultés par ceux qui cherchent, de ces délicates matières, une exposition à la fois solide et pieuse, et qui désirent connaître la doctrine traditionnelle. Signalons parmi ces œuvres mystiques le *Commentaire* des œuvres de Denys le Mystique, le *Livre de la gravité et de l'énormité du péché*, *La source de la lumière et le chemin de la vie*, *Exhortation au mépris du monde*, le remarquable traité *De la contemplation*, un grand traité *De la prière*.

En 1534, les Chartreux de Cologne publièrent un recueil d'opuscules de Denys : *Opuscula aliquot quae ad theoriam mysticam egregie instituunt*, in-8°, Cologne. Les Chartreux de Montreuil-sur-Mer l'ont réimprimé, in-12°, 1894. C'est dans ce recueil que nous avons pris les pages qui suivent.

De l'union continue de notre âme avec Dieu.

On n'aime bien que ce que l'on connaît. Or plus ce que l'on aime est, en soi-même et d'après sa propre nature, bon, parfait et remarquable, plus intimement on le connaît, et plus ardent aussi est l'amour excité en celui qui le regarde, à moins qu'il n'y ait d'autre part opposition ou défaut, c'est-à-dire manque de disposition ou d'expérience de la part du sujet. En vérité, l'âme dévote, unie à son Dieu par le don de ses grâces et par les exercices intérieurs, appliquée sérieusement aux choses divines, déjà purifiée

de ses vices et des désirs immodérés des passions, détestant fortement la paresse et la négligence, les poursuivant avec vigueur et les foulant aux pieds avec énergie, cette âme est unie en partage à la nature divine par les surnaturelles vertus théologiques, élevée au rang d'épouse de son Créateur et Sauveur qui lui dit : « Je t'ai aimée d'un amour éternel, et plein de compassion je t'ai attirée à moi (1). » C'est pourquoi elle se sent portée par de continuels élans vers son bien-aimé, et elle monte sans cesse grâce au don de sagesse, à sa foi éclairée, et à son incessante union à Dieu. Aussi lui est-il naturel et doux de se reposer en Lui, de s'y fixer, d'y établir sa demeure : car là où est son trésor, là est son cœur, et là où est son amour est aussi son regard. Qu'y a-t-il, en effet, qui attire si puissamment, qui unisse et resserre d'un lien plus intime et plus étroit, qui associe plus inséparablement, qu'un amour de tout cœur jailli des profondeurs de l'être?

L'âme. — O Seigneur, dont la nature est tout amour, que ces paroles résonnent agréables et douces à mon oreille! Mais comment, misérable que je suis, alourdie par la masse pesante, fangeuse et sordide de la chair, comment atteindre à ce sommet, moi que tant de nécessités, de travaux ou de penchants, retiennent, ramènent en arrière et tiraillent en tous sens?

L'Époux. — Maintenant, maintenant, ô âme perverse, pour ne pas dire prostituée, toi qui gardes l'incessante idolâtrie de la pierre et du bois, qui te laisses aller à tout vent d'imagination sous le moindre prétexte et pour des causes si ténues ou même si viles qu'elles ne méritent pas le nom de causes mais plutôt celui de folles illusions, regarde comme tu m'abandonnes pour te donner à tes distractions et à tes folies! Ne sais-tu pas comme s'aiment

(1) Jerem. XXXI, 3.

entre eux les amants et les amantes de ce siècle et de la chair corrompue? comment ils courent même au long des nuits? à quels périls, parfois à quelles blessures ils s'exposent ainsi, et comment cet amour insensé leur laisse à peine le temps de dormir ou de manger? Est-ce qu'ils ne se dessèchent pas, ne maigrissent pas, arrivant parfois jusqu'à mourir d'amour? Aurais-tu trouvé en moi quelque chose de si contraire à l'amour et à l'union, que tu ne puisses t'émouvoir aussi fortement à mon égard qu'ils le font eux-mêmes entre eux ou bien envers des choses vaines et caduques, l'or ou l'argent et autres créatures périssables? Comment n'es-tu pas corrigée par la raison ou éloignée par le devoir? Pourquoi préfères-tu verser dans l'adultère des démons, plutôt qu'être l'amie et l'épouse de ton Dieu?

L'âme. — Loin de moi, Seigneur, une pareille folie! Je t'aime par-dessus toutes choses et je désire t'aimer toujours. Mais je voudrais apprendre comment il m'est possible de m'élever jusqu'à cette union intime et parfaite, jusqu'à ce degré suprême de ton amour divin.

L'Époux. — Celui qui désire avant tout plaire à un autre et être en toutes choses écouté par lui, que doit-il faire, quelle doit être sa ligne de conduite?

L'âme. — Ne l'offenser en rien, et chercher toujours ce qui peut lui être agréable.

L'Époux. — Et quelle est ta conclusion?

L'âme. — Je suis prise, je le vois. Toute la faute est de mon côté, et je m'aperçois bien que c'est le fait de mes négligences et de mes vices, si je ne t'aime pas sincèrement et uniquement, si je ne m'attache pas à toi de tout cœur, si je ne persiste pas dans la flamme de ton amour. Je ne garde pas en ta présence la vigilance requise; bien plus, chaque jour je commets une infinité de fautes et je me permets des choses contraires à ton amour ou qui le diminuent, dans mes actions et dans mes omissions, dans les

pensées et les divagations de mon esprit, dans mes paroles et dans mes actes, dans le mouvement de mes affections et de mes passions, dans le dérèglement de mes sens intérieurs ou extérieurs, dans la manducation des aliments que réclame la chair corruptible. Et certes, comme l'a dit Isaïe : « Mes justices sont comme des linges souillés (1). » Or si mes justices sont à ce point abominables, que dire de mes injustices elles-mêmes?

L'Époux. — Te voilà proche de la vérité et de la lumière.

L'âme. — Aide-moi, « Seigneur mon Dieu, illumine mes ténèbres (2) ».

L'Époux. — Comment interprètes-tu ce qu'a dit Salomon : « Celui qui craint Dieu ne néglige rien (3) »?

L'âme. — Autant que le saisit ma pauvre intelligence, je crois bien que celui qui a pour Dieu une crainte filiale et constante ne néglige rien de ce qui a trait au salut. Mais comme il y a divers degrés dans l'amour, l'humilité et les autres vertus, ainsi pour la crainte; par conséquent plus on fait de progrès dans la véritable et sainte crainte, serait-elle simplement à son commencement ou même servile, et moins on se néglige, et plus on s'applique à éviter tout péché, ce qui est le fruit même de cette crainte.

L'Époux. — Comprends-tu d'après cela ce qu'a voulu dire Job par ces paroles : « J'ai toujours craint Dieu comme les flots s'enflant sur ma tête (4) »?

L'âme. — C'est le même Job qui a dit aussi : « Et cependant mon âme ne me reproche rien au cours de toute ma vie (5). » S'il a donc gardé sans cesse devant les yeux et médité la présence du Dieu tout-puissant et l'aspect du Juge suprême, tout cela il l'a dit (si je ne me trompe) pour

(1) Is. LXIV, 6.
(2) Ps. XVII, 29.
(3) Eccle. VII, 19.
(4) Job, XXXI, 23.
(5) Ibid. XXVII, 6.

l'honneur de Dieu et l'édification de son prochain, n'oubliant pas cependant la fragilité et la faiblesse du commun des mortels qui font que nul ne peut se dire exempt de péché.

L'Époux. — Comment peux-tu concilier cela avec ce qui est écrit : « Nous commettons tous beaucoup de fautes (1) » ?

L'âme. — Je te demande, Seigneur, de m'en instruire.

L'Époux. — Les âmes vertueuses, saintes et pleines de crainte, qui veillent toujours sur elles-mêmes et ne perdent aucune parcelle de leur temps, s'adonnent successivement et dans l'ordre à l'exercice de beaucoup de vertus, priant tantôt pour la rémission de leurs fautes quotidiennes et leurs progrès dans la grâce et la sainteté, tantôt pour le bien commun de l'Église, pour les vivants et pour les morts, et à d'autres intentions. Quelquefois cependant elles s'appliquent dans les sentiments de crainte à l'examen approfondi de leur conscience, à d'énergiques pensées de contrition intérieure, et souvent dans ces actes intimes, elles sentent ainsi se répandre et se mêler en elles des consolations profondes sur l'espoir du pardon qu'accompagne une assistance plus abondante de l'Esprit-Saint. De cette manière, quoique péchant tous les jours en ces sortes de choses dont ne peut s'exempter la vie présente, d'un autre côté elles progressent davantage, elles augmentent leurs mérites par la pratique de ces vertus, par des aspirations continuelles et ferventes, des élévations, des élans d'amour vers Dieu, par la continuité en un mot de cette vie de sainteté qui fait d'elles comme un holocauste sans cesse offert à Dieu. Et dans l'épreuve même elles savent garder la patience et rendre grâces.

DENYS LE CHARTREUX.

(*Traduit par* M. TEXIDOR.)

(1) Jac. III, 2.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Une tentative de corruption de la spiritualité chrétienne : L'HÉRÉSIE THÉOSOPHIQUE

On ne peut lire les vrais mystiques sans être frappé de leur virginale orthodoxie. Personne n'est plus jaloux de l'intégrité de la très Sainte Foi qu'une sainte Catherine de Sienne ou une sainte Thérèse. C'est que la mystique chrétienne n'est pas une gnose d'initiés, une doctrine « ésotérique », un rêve orgueilleux d'intellectualité supérieure, mais la connaissance savoureuse des mêmes vérités de foi, professées par tous les fidèles, entendues par tous dans le même sens, mais plus profondément pénétrées par les âmes saintes dans la contemplation. Il a fallu les déliquescences du protestantisme libéral, et de l'agnosticisme moderniste, pour que cette idée se répandît que le dogme importait peu à la vie chrétienne, qu'une religion profonde pouvait aisément se passer d'une foi précise, d'un *Credo* arrêté, et qu'au contraire, les « croyances dogmatiques » ne pouvaient être qu'un obstacle à la « *foi* ».

La vérité, que les mystiques savent, c'est que, hors de la foi intègre à tout ce que Dieu a révélé, il ne saurait y avoir de vie chrétienne vraie, et que la première condition d'une union plus intime avec Dieu est précisément cette intégrité, cette virginité de la foi. Si, dans la contemplation, l'âme ne s'arrête pas déterminément à tel mystère, si la connaissance mystique reste confuse, ce n'est pas que les précisions du symbole soient indifférentes aux mystiques ; car il n'est pas un d'eux qui ne soit prêt, pour un seul *iota* du *Credo*, à subir mille morts. Non, il n'y a absolument rien de commun entre le sentimentalisme

religieux qui se passe de dogmes et qui n'en veut pas pour que sa religion soit plus *libre*, et la contemplation sans discours, qui suppose l'adhésion explicite, empressée et joyeuse à tout ce qui a plu à la « *douce Vérité Première* » de nous révéler par son Verbe. Toute hérésie formelle supprime toute possibilité de vie spirituelle, puisqu'elle est un refus orgueilleux et mortellement coupable de réduire son intelligence en la captivité de la foi. Elle rend impossible la perfection de la charité en laquelle consiste la vie mystique, puisqu'elle ne la laisse pas subsister même au degré le plus humble. L'hérésie matérielle n'entraîne pas nécessairement et toujours d'aussi graves conséquences : il n'est pas impossible qu'une âme, égarée de bonne foi, sur un point de dogme soit élevée à une vie spirituelle assez haute, mais son cas est alors celui de la simple ignorance. Or il est des erreurs qui ne peuvent pas ne pas être des hérésies formelles. Quiconque les professe ne peut absolument pas posséder la charité. Le panthésime est de cette sorte : se croire Dieu, émanation de Dieu, portion de Dieu, de même nature que Dieu, rend évidemment impossible, inconcevable l'amour surnaturel de Dieu par-dessus tout, tel qu'il est défini par l'Église.

Il pourra être encore question, chez les panthéistes, de vie spirituelle, de contemplation. On pourra même retrouver en certains de leurs écrits tout le vocabulaire des mystiques : il faudrait ne rien comprendre à rien pour en conclure à une identité de doctrine spirituelle, et ne pas s'apercevoir qu'on est avec eux en face de contrefaçons plus ou moins habiles, mais monstrueuses ; que les mots conservés ont été vidés de leur sens, ou détournés à des significations inattendues et blasphématoires et que cet emploi de la langue chrétienne, par ces héritiques ennemis de la foi chrétienne, n'est, de leur part, qu'une impiété de plus.

Or la série des erreurs panthéistiques, qui s'achèvent ainsi en une mystique corrompue, n'est pas close. C'est surtout sous les espèces de la *Théosophie* qu'on les rencontre aujourd'hui.

L'hérésie théosophique s'insinue précisément sous le couvert d'une spiritualité renouvelée et apparaît comme une dangereuse tentative de corruption de la spiritualité chrétienne. Cet article a pour but de le montrer, après avoir, aussi brièvement que possible, rappelé ce qu'il y a lieu de penser de la Théosophie dans son ensemble :

I. — *Théosophie, Raison et Foi*

Quiconque désire, sans se perdre dans l'énorme fatras des ouvrages des théosophes, prendre une connaissance exacte de leurs doctrines, dispose actuellement (outre les substantielles brochures du P. de Grandmaison (1), et les importants articles publiés par diverses revues (2), de deux bons instruments de travail tout récemment parus, le livre de M. René Guénon (3), et celui du R. P. Mainage, O. P. (4)

Ces deux ouvrages, le premier plutôt historique, le second d'ordre exclusivement doctrinal, se complètent très heureusement.

R. Guénon n'est pas catholique : tel autre volume de lui (5) appelle, au point de vue de l'orthodoxie chrétienne, les plus nombreuses et expresses réserves (6). Il y professe en effet l'hindouïsme pur, dont la haute « intellectualité métaphysique » lui semble infiniment supérieure à tous les « systèmes occidentaux » pour lesquels il professe un parfait mépris. Il ne parle de rien moins que de nous mettre tous à l'école de l'Orient, où, dit-il, les Occidentaux « *trouveraient, pour peu qu'ils eussent les aptitudes requises, des connaissances auxquelles ils n'est rien de comparable en Occident, et auprès desquelles des philosophies qui passent pour géniales ne sont que des amusements d'enfants* (7) ».

Or, qu'il le veuille ou non, son hindouïsme est strictement panthéistique, si différent qu'il puisse être de la théosophie :

(1) *Le lotus bleu* (Bloud) ; *La nouvelle théosophie* (Action Populaire).

(2) Notamment les numéros du 15 avril et du 15 mai 1921 de la *Revue des Objections*, qui y sont entièrement consacrés.

(3) *Le Théosophisme : Histoire d'une pseudo-religion.* (Nouvelle Librairie Nationale, 1921.)

(4) *Les principes de la Théosophie* (Éditions de la Revue des Jeunes, 1922).

(5) *Introduction à l'Étude des doctrines hindoues.* (Rivière, 1921.)

(6) Voir un article de Mlle Noëlle Maurice Denis, dans *Les Lettres* d'août 1921 : *Métaphysique d'Orient et religion d'Occident.* Cf. *Revue universelle* du 15 juillet 1921 : p. 236 sqq. : *Les doctrines hindoues.*

(7) *Introduction...*, p. 327.

« *L'existence*, écrit-il, *est unique et tout ce qu'elle contient n'est que la manifestation, sous des modes multiples, d'un seul et même principe qui est l'être universel* (1) ».

C'est dire assez qu'il n'entend pas parler au nom de l'Église. Il s'en défend d'ailleurs expressément. Néanmoins son étude des différents problèmes que soulève l'histoire du théosophisme est excellente et précieuse. Il formule, au nom de l'histoire et de la raison, des condamnations fort sévères, mais parfaitement justifiées quoique incomplètes, des doctrines de la société théosophique, ou plutôt, de ce qui lui « tient lieu de doctrine » : ni les fondatrices du théosophisme, femmes remarquables mais menteuses et faussaires, ni leurs adeptes, n'ont rien compris aux doctrines hindoues dont ils se réclament. Les vrais Hindous les méprisent et considèrent la Société théosophique comme une secte protestante. Agent de l'impérialisme anglais aux Indes, ayant partie liée avec tout ce qui est hostile à l'Église et à la doctrine catholique, le théosophisme est, par les absurdités qu'il soutient de l'Évolution universelle et la réincarnation, une véritable entreprise de corruption de l'intelligence, et mène souvent à la folie ceux qui y adhèrent. Son expansion serait un désastre (2).

Laissant de côté, puisque aussi bien elle n'était plus à faire, l'histoire de la théosophie, le R. P. Mainage a pris la peine d'en suivre les doctrines dans tous leurs méandres et de les exposer en détail. Il l'a fait avec un soin qu'on serait presque tenté de trouver excessif, surtout après la lecture de M. Guénon, car il a donné, à force de patience, un certain aspect d'intelligibilité à un système qui est un véritable cauchemar, et qui ne mérite guère qu'on le prenne au sérieux. Ce qui est sérieux, et grave, c'est le danger qu'il constitue pour les esprits peu solides qu'il trouble et égare, et c'est cela surtout qui justifie l'attention scrupuleuse et vraiment apostolique avec laquelle le P. Mainage l'étudie pour en mieux montrer ensuite la pauvreté, l'incohérence et l'absurdité, et pour arracher, comme dit le P. Blan-

(1) Op. cit., p. 327. C'est moi qui souligne, ainsi d'ailleurs que dans la précédente citation.

(2) *Le Théosophisme*, passim. Cf. dans l'*Introduction aux doctrines Hindoues*, le chapitre intitulé également *Le Théosophisme*, où l'auteur expose brièvement sa position à l'égard des doctrines qui nous occupent.

che (1), à cette « dangereuse manifestation actuelle de l'Occultisme, le masque de philosophie et de science dont elle se pare ».

Réduisant son examen aux principes essentiels et constitutifs du système : *Panthéisme*, *Évolutionnisme*, *Réincarnation*, il démontre que :

La théosophie est un panthéisme composite, à la fois idéaliste, animiste, émanatiste et matérialiste ; elle réunit avec une rare incohérence, et comme par une gageure d'absurdité, les impossibilités et les contradictions propres à chacune de ces formes existantes du panthéisme, et les ajoute à l'absurdité commune qui condamne irrémédiablement toute forme future ou possible d'une doctrine identifiant Dieu et le monde : l'insoluble antinomie de l'Infini limité.

L'évolutionnisme universel des théosophes est nettement matérialiste, dans son fond, malgré le vocabulaire spiritualiste dont il abuse. Tout s'y réduit à des atomes et à des vibrations. La monade humaine elle-même ne possède, à aucun moment de son *involution* ni de son *évolution* « aucun attribut, aucune faculté, aucune opération qui l'élève au-dessus de la matière ». Les théosophes ne savent pas ce qu'on entend par esprit.

Quant à la *réincarnation*, leur grand objet de vulgarisation (comme il est le dogme principal du *spiritisme*), « ses accointances rigoureuses avec les principes du système lui enlèvent toute base philosophique. Hypothèse invérifiable », n'expliquant rien des problèmes dont elle prétend être l'unique solution, mais les compliquant à plaisir, elle « légitime, qu'on le veuille ou non, toutes les défaillances de la nature humaine » et s'enlise aussi en de multiples contradictions.

La Théosophie, qui se donne comme la source et le terme de toutes les religions, est, par excellence, l'agent destructeur de toute religion.

La théorie théosophique de la connaissance, conclusion elle aussi du panthéisme et, à ce titre, caduque, repose sur de perpétuelles confusions, et est construite sur des raisonnements à quatre termes.

Telles sont, brièvement résumées, les principaux griefs du P. Mainage contre la Théosophie.

Pour ne pas « éteindre la mèche qui fume encore », il a noté

(1) *Revue des Jeunes*, 10 juillet 1922 : *Le fond de la Théosophie.*

avec soin, au cours de sa critique, les affirmations incompatibles avec les principes générateurs du système, échappées aux théosophes, sur Dieu personnel, l'âme spirituelle, la liberté, etc... ; mais, distinguant entre le caractère fondamental, essentiel des erreurs et le caractère secondaire accidentel, illogique de ces affirmations de vérités précieuses, il conclut en définissant la théosophie « *une doctrine qui, après avoir expulsé, par la vertu de ses principes, toutes les notions qui constituent le capital séculaire de l'intelligence et de la morale humaine, réintroduit ces mêmes notions en contrebande et sans se préoccuper de savoir si elles sont à leur place dans un système qui les exclut* (1) ».

La note caractéristique de la théosophie est donc l'incohérence, et l'attrait de ce vrai illogiquement mêlé au faux est précisément ce qui la rend si dangereuse, pour ceux qui, ne pouvant aller au fond et atteindre l'âme de la doctrine, sont séduits par ce qu'ils peuvent, à l'occasion, y rencontrer de bon.

Au point de vue strictement philosophique, l'étude du P. Mainage semble complète et définitive. Il est permis de regretter qu'il n'ait consacré dans le chapitre VII : *Théosophie et religion*, qu'un court paragraphe aux rapports de la théosophie et du Christianisme, et qu'il n'y ait pas plus explicitement noté les hérésies dont fourmille le système, pour en montrer l'absolue inconciliabilité avec le Catholicisme. Il peut répondre, et c'est vrai, que son travail est d'ordre uniquement philosophique, non théologique, et qu'au surplus, ces hérésies apparaissent assez d'elles-mêmes pour qu'il soit inutile de les relever comme telles. Pourtant, s'il est nécessaire de mettre en garde contre la théosophie au nom de la raison, parce que, évoquée à ce tribunal, elle a été trouvée fausse et absurde, il ne serait pas moins urgent de montrer aux chrétiens que ces doctrines, récemment déclarées par le Saint-Office inconciliables avec la doctrine catholique, sont la réédition de vieilles hérésies bien des fois condamnées au cours des siècles par l'Église. Cela aussi serait efficace pour prémunir les âmes contre ces erreurs. Il faut souhaiter que le P. Mainage complète, dans ce sens, les éditions ultérieures que ne manquera pas d'avoir un livre excellent à tant d'égards et si opportun. Rien ne lui serait plus facile, maintenant, que de montrer, par exemple, comment les défi-

(1) Pages 299-300.

nitions du Concile du Vatican, atteignent, comme si elles avaient été faites contre elles, les doctrines théosophiques sur Dieu et la création; les définitions du Concile de Vienne, leurs erreurs sur l'homme et l'âme; les définitions trinitaires et christologiques des premiers Conciles, leurs hérésies sur la Trinité et le Christ; les documents de foi sur la vie éternelle, le Ciel et l'Enfer, leur absurde théorie des réincarnations à l'infini; les condamnations des faux mystiques et des panthéistes, leurs horribles contrefaçons de la spiritualité catholique.

Hâtons-nous, puisque c'est le point précis qui nous occupe ici, de montrer ce que devient, chez les théosophes, en vertu de leurs principes panthéistiques, le dogme fondamental du Christianisme : l'Incarnation, et, par suite, ce que peuvent être, avec un tel enseignement sur le Christ, sa personne et son œuvre, leur conception de la vie spirituelle et de la perfection; leur ascétique et leur mystique.

II. — *La Théosophie et le Dogme du Dieu Sauveur*

Comme toute forme de panthéisme, *la théosophie exclut radicalement toute distinction de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel*, et *donc toute possibilité de Révélation surnaturelle* : Si tout est Dieu, si la nature humaine est divine, il ne saurait évidemment y avoir rien qui la dépasse absolument, qui soit totalement hors de ses prises, et d'un ordre strictement transcendant : Il ne saurait exister, comme le dogme et la théologie catholiques l'enseignent, ni deux ordres de vérités, ni deux ordres de sciences. La science absolument suprême sera la théosophie. Il ne saurait, à aucun titre, être question de révélation ni de vérités surnaturelles, c'est-à-dire inaccessibles à la raison humaine, à toute intelligence créée ou créable, laissée à ses seules forces, ni par conséquent de théologie, science dont les vérités révélées sont les principes. « *Il n'y a pas de surnaturel, mais l'inconnu de la nature.* » Dès lors toutes les religions qui se donnent pour révélées sont également fausses. Elles n'ont de valeur que dans la mesure où on retrouve en elles, sous le masque et le travestissement grossier des dogmes, les vérités « ésotériques » connues dès le commencement, retrouvées tour à tour au cours des siècles, par les grands initiés mais toujours corrompues ou voilées par les interpréta-

tions des peuples, des prêtres et des Eglises. Si tout est Dieu, et si ce Dieu, qui n'est lui-même que matière et vibrations, produit nécessairement et réabsorbe sans commencement ni fin tous les êtres de l'Univers, dans l'incessant flux et reflux de l'involution et de l'évolution éternelles, si tout est soumis à la Loi, et si « *Karma* », l'universelle nécessité, est Dieu, il n'y a pas ni en Dieu, ni en l'homme, ni en aucun être, de liberté, au sens propre du mot, ni rien de ce qui suppose la liberté et est inintelligible sans elle. Dès lors, toute doctrine est absurde qui admet la possibilité de la rédemption, de l'indulgence, l'efficacité du regret. Le dogme d'un Dieu incarné et rédempteur est particulièrement inconcevable. Absurde, l'hypothèse d'un ciel où leurs mérites introduiraient à jamais les âmes, les soustrayant, après une seule épreuve terrestre, à l'inéluctable nécessité des réincarnations que régit l'inflexible Karma. Plus absurde encore le dogme d'un enfer éternel où les âmes, à jamais malheureuses, auraient perdu toute possibilité d'évoluer.

Qu'est-ce donc que le Christ, pour les théosophes. Que disent-ils de lui? *Quem dicunt esse filium hominis ?* Il est aisé de prévoir qu'aucune des propositions où s'exprime le dogme de l'Incarnation ne trouvera grâce devant eux. De fait il n'en est aucune qu'ils ne contredisent expressément.

Pour nous Jésus-Christ est Dieu et homme, Dieu parfait et homme parfait, le Verbe de Dieu incarné, subsistant en deux natures : nature divine et nature humaine, « consubstantiel au Père, par sa divinité, consubstantiel à nous, par son humanité, semblable à nous en toutes choses, sauf le péché » (*Denz.*, 148). Il est l'unique Messie, l'unique rédempteur, l'unique médiateur entre Dieu et nous. Et en tant qu'il est Dieu, aucun homme ne peut lui être comparé. Les plus grands génies et les saints les plus purs, sont à une distance infinie de Lui. Si proche de Dieu que soit un homme, il n'est à aucun titre, fils de Dieu au même sens que le Christ. Tout autre être humain n'est qu'une pure créature. La très Sainte Vierge elle-même, que la piété et la Foi catholiques placent si haut, au-dessus de tous les saints, et de tous les anges, et appellent, en rigueur de termes, Mère de Dieu, parce qu'elle a conçu et mis au monde, en restant vierge, le Sauveur Jésus ; la Sainte Vierge, dispensatrice et médiatrice de toute grâce, n'est pourtant qu'une pure créature, et pareillement le Christ lui-même

en tant qu'homme : La nature humaine est créée en lui comme en chacun de nous. Ce n'est pas par elle qu'il est consubstantiel à Dieu : le dogme de l'union hypostatique maintient la distinction des natures contre tout monophysisme et tout panthéisme.

Notre théologie explique pourquoi il n'est pas impossible qu'une nature humaine parfaite soit ainsi « assumée » par une personne divine et subsiste en elle. Elle défend le dogme de la Rédemption et montre comment, loin de s'opposer en quoi que ce soit aux exigences de la raison, le sacrifice volontaire du Christ mourant pour nos péchés est la manifestation lumineuse des attributs divins de miséricorde et de justice. Bref, « nous prêchons, dit saint Paul, le Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les gentils, mais pour les appelés, soit juifs, soit grecs, un Christ qui est la puissance de Dieu, et la sagesse de Dieu, car, ce qui serait folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes, et ce qui serait faiblesse de Dieu est plus fort que la force des hommes (1) ».

Ce dogme divin, qui est la vie des âmes chrétiennes, est tout entier contredit et blasphémé par les théosophes. Ils s'acharnent même si violemment contre lui, qu'ils n'admettent même pas ce que, sans aucune foi, on peut et doit savoir par d'irrécusables témoignages historiques de l'homme qui s'est appelé Jésus. Plusieurs d'entre eux, reprenant à leur compte les divagations d'une certaine école hypercritique, ne sont même pas très assurés de l'existence de Jésus. A. Besant déclarait un jour à Calcutta que « les témoignages historiques touchant l'existence physique elle-même du grand maître chrétien sont pratiquement sans valeur », et Steiner, de son côté, écrit que le Christ historique n'est peut-être qu'un mythe, et que « ce point de vue critique est acceptable (2) ».

(1) I Cor. 1, 23-25.

(2) Les Théosophes reconstruisent, à leur façon, avec une invraisemblable désinvolture, la « vraie » histoire de Jésus-Christ : Né, selon Mme Besant, vers l'an 105 avant notre ère, initié à la sagesse transhymalayenne et à l'occultisme dans la bibliothèque du mont Serbal, affilié à la « Grande Loge Blanche », possédé, à 19 ans, par un « Bouddha de compassion » qui l'utilisa comme organe, il suscita, contre lui, par son enseignement, une opposition violente et fut, finalement, livré à la mort. Son corps astral visita pendant 50 ans ses disciples, qui fondèrent ensuite l'Église chrétienne. Voilà ce que le

Cependant, les théosophes ne vont pas tous aussi loin. Certains reculent devant les négations extravagantes de l'hypercritique ou les romans de Mme Besant. Ils ne rejettent pas aussi sommairement et aussi grossièrement l'Évangile, mais ils le mutilent de si étrange façon que c'est pire encore, si possible. Le Christ, dit en substance Ed. Schuré par exemple, a bien vécu entre les dates et aux lieux indiqués par l'Évangile. Pourtant il n'est pas né à Bethléem, mais à Nazareth. Il ne saurait être question d'admettre la virginité de Marie, ni aucun des récits de l'Enfance. Initié à la sagesse secrète des Esséniens, devenu Messie presque sans s'en douter, Jésus, ayant commencé à prêcher, donna toujours, à côté de « l'enseignement public purement moral », un enseignement ésotérique. Arrêté et condamné, il mourut effectivement sur la croix dans les circonstances relatées par les Évangélistes, mais il n'est pas ressuscité : « le dogme chrétien est resté, sur ce point comme beaucoup d'autres, absolument primaire et enfantin (1) ». En tout cas, quoi qu'il en soit, entre théosophes, des faits particuliers de l'existence historique de Jésus, le Christ n'est vraiment Dieu pour aucun d'eux. Il n'est Dieu ni plus ni moins qu'un autre homme. Il est seulement un Maître, un grand initié comme Mithra, Krishna, Zarathoustra, Boudda, etc. « Pourquoi, disait Olcott, accepterions-nous, comme société, plutôt Jésus que Vasistha, Gautama, ou Zoroastre? » Certes, Ed. Schuré ne fait pas de difficulté de reconnaître que le Christ est le plus grand des « *grands initiés* », mais peut-être ne sont-ils tous qu'un même être réincarné successivement et apparaissant tour à tour sous le nom des grands fondateurs de religion et autres maîtres de sagesse. Au reste, l'ère des initiés n'est pas close : les théosophes ont lancé, il y a quelques années, un nouveau Messie, Krishnamourti, connu dans la

lecteur candide des ouvrages théosophiques est prié d'admettre, au lieu du récit des quatre évangélistes! Et ce n'est qu'un exemple entre beaucoup d'autres de l'étonnante imagination des théosophes!

(1) « Si le Christ n'est pas ressuscité, écrit saint Paul aux fidèles de Corinthe, notre prédication est vaine, et vaine aussi est notre foi. » (I Cor., xv, 14).

Il suffirait donc d'avoir constaté cette seule négation de la résurrection du Sauveur chez les théosophes pour conclure qu'ils ne laissent rien subsister de la foi, de l'enseignement, et par conséquent de la vie catholique.

secte sous le surnom d'Alcyone. Mais, à l'expérience, le jeune homme ayant fait assez pauvre figure de prophète, on lui prépare actuellement, paraît-il, un successeur au fond de l'Inde.

Au reste, *Christ* n'est que le nom commun de l'homme idéal qui prend conscience de son identité radicale avec Dieu (1). Jésus-Christ n'est donc et ne peut être au plus, dans l'enseignement théosophique, qu'un exemplaire ou un modèle. Il n'est et ne peut être Rédempteur et Sauveur, cause efficiente du salut et de la sainteté, au sens où la théologie et le dogme catholique entendent ces mots et ces choses.

D'ailleurs, le dogme de la Rédemption est précisément un de ceux contre lesquels s'exerce le plus âprement la verve impie et blasphématoire des théosophes. Mme Blavatsky ose écrire : « Ce dogme cruel et idiot conduit ceux qui continuent d'y croire au seuil de tous les crimes imaginables, plus aisément qu'aucune autre doctrine que je connaisse... Ce n'est pas seulement un rêve d'égoïsme, c'est un cauchemar de l'intelligence (2). »

III. — *Théosophie et Vie chrétienne*

Et c'est avec de pareils principes, ou en se réclamant des auteurs de ces odieux blasphèmes, avec ce mépris pour les dogmes catholiques, cette haine de l'Église gardienne de ces dogmes, et dispensatrice, par ses sacrements, des fruits de cette Rédemption, que les théosophes osent se prétendre

(1) Il n'est pas sans intérêt de rapprocher cette doctrine des occultistes contemporains de vieilles hérésies qui lui ressemblent comme des sœurs. Dès la fin du XIII[e] siècle, Amaury de Chartres, qui enseignait aussi, comme les théosophes d'aujourd'hui que tous les êtres sont un seul être, et que tous les êtres sont Dieu, que toutes choses doivent retourner en lui pour s'y reposer immuablement, soutenait de même que Dieu le Père s'est incarné en Abraham, Dieu le Fils en Jésus-Christ, que *le Saint-Esprit s'incarne en chaque homme, et que Jésus n'est pas plus Dieu que jadis Abraham et maintenant tous les hommes vraiment spirituels, en qui les clartés de la science remplacent les obscurités de la foi.* (*Dict. de Théologie,* de Vacant, art. « Amaury », par Mgr Chollet, I, col. 936-40.) Ces extravagances furent condamnées par le 4[e] Concile du Latran de 1215 : « Nous réprouvons et condamnons l'enseignement très pernicieux de l'impie Amaury, dont le Père du mensonge a aveuglé l'âme à ce point que sa doctrine mérite moins d'être appelée hérétique que folle. » (Denz., 433.)

(2) *La clef de la Théosophie,* p. 14. Cité par Grandmaison : *Le Lotus bleu,* p. 38.

encore chrétiens, voire catholiques, instaurateurs d'un culte nouveau en esprit et en vérité, vrais interprètes de la pensée profonde de Jésus, et qu'empruntant à peu près la langue de sainte Thérèse, ils s'offrent à guider les âmes dans le « sentier de la perfection ».

Nous allons vérifier le principe énoncé en commençant : Liée à de telles doctrines, cette pseudo-mystique ne pourra avoir, avec la spiritualité catholique, que de lointaines analogies verbales. Elle en sera, pour le fond, la contrefaçon et la caricature.

En effet, si tout est Dieu, si le Christ n'est pas en définitive plus Dieu que nous, mais seulement un homme ayant pris parfaitement conscience de l'identité foncière entre l'homme et Dieu, la perfection spirituelle ne consistera plus, comme l'enseigne saint Thomas, dans l'accomplissement, en toute son étendue, du précepte de la Charité surnaturelle, mais dans une prise de conscience de notre identité divine, dans l'intuition de notre divinité.

C'est aussi bien le principe et la fin de la morale, et, si l'on ose dire, de l'ascétique et de la mystique des théosophes : Devenir Dieu, ou plutôt comprendre que nous sommes, non pas seulement fils adoptifs de Dieu, héritiers du Ciel, cohéritiers du Christ, mais identiquement et essentiellement Dieu. Abolir en nous tout sentiment de distinction, ou, comme ils disent, de « séparativité ». Telle est, d'après eux, la vraie pureté du cœur. Pour y parvenir, lutter sans trêve contre l'égoïsme, parce qu'il entretient ce sentiment de distinction entre l'homme et Dieu, qui est le péché contre le Saint-Esprit. Tendre, par la mortification de l'individu, de toutes les tendances égoïstes, à la suppression de tout désir, de toute volonté propre. Pratiquer l'altruisme et l'humanitarisme. Travailler en toutes choses pour l'humanité, sans retour personnel sur soi-même, sans aucune vue intéressée. Se résigner absolument à la place qu'on occupe et à son sort. N'en pas désirer une autre ni un meilleur. Il y aurait de l'égoïsme à vouloir être ailleurs qu'où l'on est, et à jouer dans l'univers un autre rôle que celui qui est échu, etc.....

Ainsi ce rêve fou, de l'identification essentielle avec Dieu, remplace la contemplation pleine d'amour du Dieu vivant des vrais mystiques. Cette résignation plate à la nécessité abstraite du *Karma* est substituée à l'union filiale de la volonté de

l'homme à la volonté personnelle et aimante du Père qui est aux cieux. Ce dépouillement de l'individualisme, ce renoncement à l'égoïsme, cette prétendue lutte contre lui sont l'exaltation jusqu'à la folie de l'individualisme et de l'Égoïsme, puisque « Tout » et « Soi » sont une seule et même chose.

Cet altruisme qu'ils préconisent, et qui se traduit par des œuvres philanthropiques et humanitaires, n'est que l'horrible caricature de la charité, par laquelle l'homme aime l'homme en Dieu et pour Dieu. Or on sait, par d'autres vérifications expérimentales éclatantes, où mène cet amour forcené de l'humanité, quand il n'est pas fondé sur la vérité et sur Dieu. Peut-être aussi que les déviations morales reprochées à Leadbater, officiellement blâmées dans la secte, mais si vite oubliées et pardonnées, ne sont pas sans quelque lien avec ces aberrations doctrinales.

On le voit, la similitude des mots essaie en vain de dissimuler quel infranchissable abîme sépare des vérités chrétiennes la doctrine spirituelle des théosophes.

Plus infranchissable encore est peut-être l'abîme qui sépare le « Nirvâna » (où, d'après eux, se consomme, pour l'âme suffisamment évoluée, la conscience de son identité foncière avec « Tout », à laquelle ils enseignent de tendre dès ici-bas), et l'Union béatifiante avec Dieu dans la vision face à face au ciel, la participation à la vie divine dans la gloire, promise aux siens par le Christ et enseignée par l'Église, comme le couronnement éternel de ce que la grâce inaugure en nous dès ce monde. Ils emploient bien, pour décrire ce « Nirvâna », un vocabulaire tout semblable, sinon à celui des théologiens, du moins à la langue ordinaire des chrétiens, parlant du Ciel. Ils insistent même particulièrement sur l'ineffabilité des félicités nirvâniques, comme nous sur l'impossibilité d'exprimer le bonheur des élus, mais rien ne serait plus absurde que d'identifier la béatitude rêvée par les néo-bouddhistes avec le bonheur du Ciel. Certes le bonheur de l'âme, contemplant, dans la lumière inaccessible où il habite, la splendeur infinie de son Dieu dépasse les mots humains. Cette vision est un repos, mais ce repos n'est pas inertie, encore moins inconscience, et moins encore anéantissement. L'immortalité parfaitement consciente du ciel est activité vitale, et la plus haute, puisqu'elle est celle d'une âme surélevée dans toutes ses puissances, par la lumière de gloire : l'âme béatifiée reste, dans l'union la plus étroite, la

plus immédiate au Dieu qu'elle contemple et dont elle jouit à jamais, essentiellement distincte de lui. Tandis que, fidèles à leurs principes, les théosophes ne peuvent nous promettre, sous quelque nom qu'il leur plaise de lui donner, qu'une immortalité impersonnelle et inconsciente, « l'absorption dans l'essence universelle ». Leur *Nirvâna*, et cela, le P. Mainage l'a surabondamment démontré, équivaut, quoi qu'ils en aient dit et disent, à l'anéantissement pur et simple, puisqu'il n'y existe plus aucune conscience distincte, plus de « Moi » ou de « Soi » pour être heureux en se reconnaissant identique à Dieu. Ainsi l'exaltation éperdue d'orgueil de l'homme qui usurpe la divinité s'achève misérablement. Qui veut faire l'ange fait la bête, et qui veut être Dieu absolument, aspire en réalité, sous la tromperie des mots qui veulent cacher la vanité de son rêve, à n'être rien. Tout s'évanouit, son Dieu et lui, dans l'inconscience. Juste et nécessaire châtiment. « *Eritis sicut Dii.* » C'est toujours, sous les traits d'une hérésie qui se proclame l'unique vérité, la même promesse de mensonge du Père du mensonge, inspirateur des erreurs qui perdent l'homme. Au lieu du bonheur suprême promis, l'homme qu'elle persuade trouve, au terme, exactement le néant. Vraiment l'hérésie, à ce point, a quelque chose de la malice du péché de l'ange.

Quand on refuse, par manque de foi en la parole divine, la béatitude surnaturelle que le Dieu-Amour veut donner par son Christ, quand on ne veut pas être divinisé de la manière que Dieu veut, on ne peut tendre qu'à un bonheur sans réalité, soit qu'on le mette en des riens incapables de béatifier, soit qu'on rêve ainsi dans l'absurde d'une impossible divinité. Mais revenons à la voie que les théosophes enseignent à suivre pour parvenir à ce bienheureux terme !

Pour prendre conscience de l'identité avec Dieu, deux voies s'offrent à l'homme. Il y a un double « sentier de la perfection ». « *La voie abstraite* », réservée au tout petit nombre des hommes capables de s'abîmer dans la contemplation du Karma ; « *la voie concrète* », ou de dévotion, celle du christianisme. C'est ici que les théosophes prétendent réintroduire, en l'assimilant, le christianisme. Ils ont même l'audace de se donner pour les seuls vrais interprètes de la doctrine de Jésus. Pour eux, nous le savons déjà, Jésus-Christ n'a pas été mieux compris que les autres grands initiés ou maîtres de sagesse, par la foule ignorante des disciples. Le magistère de l'Église n'a fait

que consacrer, ériger en dogmes, les interprétations les plus grossières et condamner tour à tour ceux qui, ayant compris le sens profond de la doctrine du Maître, ont essayé de faire prévaloir, contre le « christianisme matériel », le « christianisme spirituel ». De ce christianisme spirituel dont l'heure est enfin venue, les théosophes prétendent être les instaurateurs.

Donc la voie abstraite est difficile : l'homme est si faible qu'il a besoin de se rattacher à un être concret semblable à lui. Que tous ceux qui ne peuvent se passer de ce concours aillent donc au Christ, comme à un médiateur, et s'attachent à l'imiter pour atteindre comme lui à la « réalisation en acte de l'unité essentielle de *Soi* avec *Tout* ». Qu'ils suivent cette voie plus aisée de la dévotion. Qu'ils se consacrent au Christ et agissent en union avec lui, faisant toutes choses, comme disent les oraisons de l'Église, « per Christum Dominum nostrum ». Il n'est pas de plus sûr moyen d'éliminer l'égoïsme et de progresser vers l' « unité. » L'homme qui prend le Christ pour intermédiaire « jour et nuit est actif pour l'amour de son divin idéal. En agissant ainsi, il travaille infailliblement sans y penser pour Dieu lui-même, pour l'Unique, pour l'Universel, car l'homme parfait, Christ, Bouddha ou Krishna, n'a pas d'autre intérêt dans sa vie, que les intérêts du Kosmos; point d'autre volonté que celle du Père ». En ce sens Jésus est « la voie, la vérité, la vie ». Il peut dire : « Mon père et moi, nous sommes un »; « Qui me voit voit mon Père », etc. Lancés dans cette voie, les théosophes ne s'arrêtent pas. Ils soumettent à leur exégèse ésotérique, tout l'Évangile, surtout celui de saint Jean, qu'ils appellent volontiers l' « Évangile de l'Esprit », la liturgie, la Messe (1). Et naturellement la communion est réduite à n'être plus que le symbole de l'universelle identité.

On imaginerait difficilement une corruption plus profonde, et, disons le, plus perfide, du christianisme, que cette prétendue assimilation et instauration.

« Il n'y a de salut en aucun autre (que Jésus-Christ), car il n'y a pas d'autre nom donné aux hommes, en lequel nous devions être sauvés (2) », dit saint Pierre, faisant écho à la

(1) Voir en particulier : J.-C. Chatterdji, *La philosophie ésotérique de l'Inde*, p. 106 sqq. Cf. Les romans théosophiques de Pierre de Coulevain.

(2) Act. IV, 12 : « *Et non est in alio aliquo salus*; nec enim aliud

parole de Jésus lui-même : « Personne ne vient au Père sinon par moi (1). » Il n'y a pas d'autre sauveur que le Christ. Et il est vraiment sauveur parce qu'il est Dieu, vrai Fils de Dieu. Il est notre modèle unique, parce que, Verbe de Dieu incarné, il est la sainteté vivante du Père apparue parmi nous. La vie chrétienne consiste à lui être incorporé par la grâce, dont il est l'*auteur*, le *dispensateur* et le *consommateur*, à travailler et souffrir avec lui, par amour pour lui, par un amour imité du sien pour son Père, à être, au ciel, glorifié avec lui, ses membres devant en tout imiter sa destinée, être conformes à son image, car « ses mystères sont nos mystères (2) » ; mais cette grâce et la gloire en laquelle elle s'épanouit sont d'ordre essentiellement surnaturel, parce qu'elles sont une participation, commencée, puis consommée, à la Vie même de Dieu, dont tous les trésors sont dans le Christ, et nous avons vu les théosophes saccager la distinction du naturel et du surnaturel en niant la distinction de Dieu et du monde. Et ils ne nous recommandent d'aller au Christ que si nous sommes trop faibles pour aller à leur Dieu abstrait sans le secours de cette médiation, d'ailleurs purement idéale, d'un Christ qui n'est pas plus Dieu que nous, et qui n'est en nous l'auteur de rien, puisqu'il n'est ni rédempteur ni sauveur, en qui, par conséquent, nous n'avons pas plus à nous glorifier qu'en nous-mêmes. Tandis que le Christ « *par Dieu lui-même a été établi notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption* (3) ».

En gardant les mots de la langue chrétienne, ces panthéistes méritent, et plus encore que leurs devanciers, la condamnation sévère portée contre ceux-ci dans un des *schémas* prosynodaux du concile du Vatican : « Ils ajoutent à l'impiété de leur doctrine cette autre impiété dans leurs paroles, de couvrir habituellement les monstrueuses opinions qu'ils ont imaginées des noms sacrés des mystères de la religion chrétienne. Ils s'efforcent de persuader qu'il y a encore quelque chose de chrétien dans leur enseignement. Ils détournent et dépravent

nomen est sub coelo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri. »

(1) Jean, XIV, 6.

(2) Dom Columba Marmion, *Le Christ dans ses mystères.*

(3) I Cor., I, 30.

à leurs opinions très perverses les vénérables mystères de la vraie religion (1). »

Les méthodes d'initiation proposées à leurs adeptes par les maîtres de la théosophie, et qui leur tiennent lieu d'ascétique, sont à l'avenant. C'est normal, puisqu'elles sont dans la logique des principes panthéistiques et matérialistes, âme du système. Steiner, par exemple, et les anthroposophistes allemands recommandent à leurs disciples de se livrer, après avoir entendu l'exposé systématique de la doctrine, à un entraînement spécial, imité de la Yoga hindoue. Cet entraînement aurait pour but de permettre aux organes de clairvoyance supérieure qui sont en nous, « les fleurs de lotus », de s'emparer, par une connaissance directe, du monde invisible, et finalement de parvenir à l'unité de la conscience universelle. L'élève ésotérique est soumis successivement, et selon une méthode rigoureuse, à des exercices gradués de *maîtrise de l'imagination*, par la fixation sur un symbole de plus en plus complexe ; *de la pensée*, par concentration sur une idée ; *de la volonté*, par voie d'activité volontaire réglée et précise; *des sentiments*, par des efforts vers l'égalité d'âme, l'équilibre et l'impassibilité. En outre, par certains exercices spéciaux, dits de *positivité* (consistant à s'habituer à voir le bon côté des choses), ou de *crédulité* (consistant à s'habituer à l'inouï, à l'inattendu, et à prémunir contre les retours de l'esprit critique), il doit se préparer aux révélations ésotériques !

De pauvres gens sont, paraît-il, tentés de voir là une édition revue des *Exercices spirituels* de saint Ignace ! On comprendra à quel point c'en est la corruption hideuse et grossière, quand on saura que les « *fleurs de lotus* », ne sont que des organes matériels, et que toute cette pseudo-ascèse se réduit en définitive, comme dit le P. de Grandmaison, à une sorte d'*hydrothérapie psychique*. On enseigne, en effet, qu'en répétant et en prolongeant suffisamment les exercices de maîtrise de l'imagination, de la pensée, de la volonté et des sentiments, une sorte de *fluide* se développe dans l'organisme, va baigner les fleurs de lotus et les éveiller à l'activité ! (2)

Inutile de parler des initiations rituelles, en usage chez les

(1) Cité par le P. Garrigou-Lagrange, *De Revelatione*, I, p. 249.

(2) Voir le P. de Grandmaison, *La Nouvelle Théosophie*, p. 30 sqq. : « La double initiation ».

théosophes. Elles ressemblent étrangement, pour ce qu'on en *connaît*, à celles que pratiquent les francs-maçons. Il est possible aussi qu'ils essaient de singer « ésotériquement » les sacrements de l'Église catholique.

***

Il n'est rien de pire que la corruption de l'excellent. L'ascétisme vrai, la mystique authentique, sont les meilleurs soutiens d'un parfait bon sens. Les grâces les plus hautes ne détruisent pas, mais perfectionnent la nature. Ces déviations théosophiques de la spiritualité conduisent fréquemment à la folie. Loin d'en être surpris, il faudrait s'étonner que cela n'arrivât pas plus souvent ni plus tôt. En tout cas, si elle ne mène pas toujours directement à l'aliénation mentale, la doctrine théosophique développe très vite un tel orgueil, ses adeptes et initiés s'enfoncent avec une telle volupté dans l'erreur, s'entraînent si bien à ne pas s'étonner des plus énormes absurdités (par leurs exercices de *crédulité* !), qu'il devient humainement impossible de les guérir. La vérité et le bon sens n'ont plus aucune prise sur eux. Ils sont réfractaires à la logique ; leur intelligence est décomposée.

Tous les hérétiques sont opiniâtres. Eux le sont particulièrement. Or cette hérésie sévit et séduit beaucoup d'âmes. Une propagande intense, disposant d'abondantes ressources financières, servie par des orateurs, des dramaturges, des romanciers de talent, et qui trouve accueil jusqu'à la Sorbonne (à telle enseigne que, l'an dernier, le grand amphithéâtre y fut mis, pour une conférence, à la disposition de Mme A. Besant, présidente *actuelle* de la Société théosophique), gagne partout des adeptes à la nouvelle hérésie et essaie d'entamer même les milieux catholiques. A défaut de science théologique consommée, un minimum d'instruction religieuse suffirait pour en préserver. Mais l'ignorance religieuse est profonde dans une multitude de chrétiens, et le sens catholique, que donne la foi vivante et qui supplée à la science, est très émoussé chez plusieurs. De là le détestable succès qui couronne trop souvent les efforts des théosophes.

Tout ce qu'on fera pour faire observer la décision du Saint-Office déclarant « inconciliables avec la foi catholique les doctrines dites actuellement théosophiques », et défendant en

conséquence aux fidèles de donner « leur nom aux sociétés théosophiques, d'assister à leurs réunions, de lire leurs ouvrages et journaux » ; pour montrer l'inconsistance philosophique de ces doctrines, leur caractère hérétique ou corrupteur de la foi et de la spiritualité catholiques sera excellent. Il est urgent de signaler le péril et de dénoncer sans ménagements l'insanité de ces divagations. Ces hérétiques ne sont pas moins dangereux que leurs précurseurs et frères si vigoureusement stigmatisés par Ruysbroeck : « Il y en a qui prétendent que leur âme a été créée de la substance de Dieu et qu'après leur mort elle rentrera dans cette substance et redeviendra une avec elle, tout comme l'eau qu'on puise dans un vase et qu'on verse de nouveau dans une fontaine où on l'a puisée... C'est une impiété ; ceux qui la professent ne sont que des insensés et des aveugles. Ils se figurent que dans l'éternité disparaîtra toute hiérarchie de vie et de récompense et toute distinction, et qu'il n'y demeurera rien autre qu'un seul être essentiel, éternel, sans distinction personnelle entre Dieu et ses créatures... Voilà bien le plus grand désordre, la plus méchante et la plus folle incrédulité qui fût jamais (1). »

C'est, en effet, le reniement complet, total de la *sagesse* chrétienne, entendue dans toute son ampleur analogique : métaphysique, théologie, don de sagesse. Or, dit saint Thomas (2), l'opposé de la *sagesse* est la « *sottise* » : « *stultitia opponitur sapientiae* ».

L. Lavaud,
Grand séminaire de La Rochelle.

(1) Cité par *Vie Spirituelle*, mai 1922, p. 109.

(2) II^{a} II^{ae}, 46, q. art. 1. — Cf. I^{a} II^{ae}, q. 8, a. 6 : « Stultus dicitur ex hoc quod perverse judicat circa communem finem vitae ».

Chronique de Théologie mystique

Une troisième édition de l'ouvrage du R. P. Hugon, O. P. : *La Sainte Eucharistie* (1), vient de paraître. C'est une bonne occasion de recommander à la piété de nos lecteurs cet excellent traité. Qu'ils ne craignent pas d'être rebutés par les aridités théologiques. Avec le P. Hugon, on est sûr d'avance de rencontrer de la clarté, de la lumière, en même temps que de la rigueur et de la fermeté doctrinales. Son principal objectif est sans doute de donner une synthèse théologique complète sur le Sacrement de nos autels ; mais il ne pouvait négliger les considérations qui intéressent la piété dans un mystère où la charité doit être de notre part, comme elle l'est de la part de Dieu, le premier et le dernier mot.

L'ouvrage débute par une vue d'ensemble montrant dans l'Eucharistie la synthèse du plan divin. L'Eucharistie est un mystère de foi à bien des titres. — D'abord, elle suppose et continue, pour ainsi dire, le mystère de l'Incarnation, puisque, sur l'autel, nous adorons l'humanité de Notre-Seigneur unie hypostatiquement à sa personne divine : c'est le Verbe incarné qui est là. — L'Eucharistie continue et consomme le mystère de la Rédemption ; car elle nous communique les mérites et les satisfactions du Sauveur. La Rédemption s'est accomplie dans un sacrifice parfait ; la messe le renouvelle et nous en applique les fruits. La Rédemption est une restauration qui s'opère par le contact de notre humanité avec celle du Christ ; l'Eucharistie produit cette transformation ; nous avons ici l'union la plus étroite qui se puisse concevoir dans la nature, celle

(1) 1 vol. in-12 de 366 p., 3e édit. ; Paris, Téqui, 1922. Prix, 5 fr.

de l'aliment avec celui qui le prend, avec cette différence profonde que nous changeons la nourriture en notre substance, tandis que le Christ nous transforme en lui. — L'Eucharistie est le mystère de l'amour divin, car Notre-Seigneur nous y fait l'effusion de son amour de la manière la plus complète et la plus universelle ; il nous y donne l'abîme de son cœur, l'abîme de son âme, l'abîme de sa divinité. Il est impossible d'aller plus loin que l'Infini, et c'est pourquoi il est impossible d'aller plus loin que le don de l'Eucharistie. — Celle-ci continue la réparation pour le mystère du mal. Sans doute Jésus-Christ n'y souffre plus, n'y acquiert plus des mérites nouveaux ou des satisfactions nouvelles ; mais il offre encore à son Père les sentiments parfaits qui ont jadis sauvé le monde, et il renouvelle sans cesse le sacrifice réparateur. — L'Eucharistie enfin inaugure le mystère du triomphe. Jésus-Christ est déjà glorieux au tabernacle et il glorifie son Père infiniment ; il attire à la Trinité tout entière les hommages et les adorations de l'humanité. Pour toutes ces raisons, la sainte Eucharistie occupe une place prééminente dans la vie de l'Église : c'est le sacrement de la charité et par là même de l'union ; il est le signe et le facteur de l'union des fidèles avec le Christ, de la paix, de la concorde, de la communion parfaite dans l'Église universelle.

La présence réelle est la donnée fondamentale qui domine et régit toutes les autres dans le traité de l'Eucharistie. Notre-Seigneur devient présent sur l'autel par la conversion de toute la substance du pain en son corps et de toute la substance du vin en son sang, tandis que les espèces du pain et du vin demeurent sans aucun support. De là les questions diverses qui ont trait à la transsubstantiation, aux accidents eucharistiques, à la manière dont Notre-Seigneur réside sous les espèces sacramentelles. Toutes ces questions sont traitées par le R. P. Hugon avec grande précision. Sur le miracle de la transsubstantiation, voici des paroles très fermes : « C'est une conversion véritable, qui se fait entre deux termes réels, le pain et le corps du Sauveur, et en vertu d'une connexion positive, puisque la cessation de la substance du pain amène la présence réelle du corps de Jésus-Christ ; mais c'est plus qu'une conversion ordinaire, car Dieu, auteur souverain de l'être, prend tout ce qu'il y a d'être dans le pain et le change en ce qu'il y a d'être dans le corps de Jésus-Christ, sans qu'il ne résulte la moin-

dre modification intrinsèque dans l'humanité glorieuse. » Dans l'Eucharistie, nos adorations ne se trompent donc pas : elles vont droit au Christ tout entier, habitant sur l'autel dans son corps véritable et sous cet état mystérieux qui lui permet de continuer parmi nous son amour.

Au sujet des accidents eucharistiques, le R. P. Hugon expose avec netteté comment ils possèdent une réalité objective et ne sont pas que des impressions subjectives produites par Dieu dans nos facultés, comment ils existent par miracle séparés de leur propre sujet, comment enfin ils existent sans aucun support, soutenus uniquement par la vertu divine.

L'état sacramentel de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie représente, on le sait, une réalité miraculeuse dont il n'y a pas d'autre exemple dans toute la création et qui est une invention admirable de notre Dieu d'amour. Le Christ est contenu tout entier sous chaque espèce et sous chaque partie de chaque espèce. Bien qu'il soit ainsi dans toutes les parties de l'hostie, on ne peut dire cependant qu'il est présent dans l'hostie plusieurs fois ; parce qu'il est présent à la manière de la substance, indivisible et tout entière, partout où elle se trouve et agit, comme notre âme est tout entière dans tout l'organisme et tout entière dans chaque partie, sans être présente plusieurs fois dans le corps humain. La substance du Christ, d'autre part, n'est pas séparée de sa quantité ni de ses autres accidents, il faut donc en conclure que, en vertu de la concomitance réelle, il y a dans l'Eucharistie et la quantité dimensive du corps du Christ et de tous ses autres accidents. Et précisément parce que cette quantité est présente seulement par concomitance à cause de sa connexion nécessaire avec la substance du corps, elle doit avoir non pas son mode à elle, mais le mode de la substance, laquelle est tout entière dans le tout et tout entière dans chaque partie. L'extension n'est donc pas supprimée dans le corps adorable ; ce qui est supprimé c'est seulement que chaque partie occupe une place ou un lieu déterminé. Ainsi, les parties du corps du Sauveur, dans l'Euchasistie, restent distinctes : la tête n'est pas le cœur, le cœur n'est pas la main, la main n'est pas la poitrine, mais et la tête et le cœur et la poitrine et les mains sont dans le même point du lieu, parce que, dans le Christ eucharistique, la quantité existe à la manière de la substance qui est tout entière dans le tout et tout entière dans chaque partie.

Notre-Seigneur au Saint-Sacrement peut-il nous voir, nous entendre, en un mot exercer les actes de ses facultés sensibles ? Les facultés sensibles du Christ, en effet, existent à la manière de la substance ; privées de leur mode d'être naturel, sans occuper d'espace déterminé, elles manquent nécessairement de leur opération naturelle, la sensation, qui requiert un contact, une surface étendue dans le lieu. Mais un miracle est possible, et le P. Hugon se rallie à l'opinion admettant que le Dieu tout-puissant effectue ce miracle. « Présentée avec les réserves et la prudence indispensables, cette opinion ne choque en rien les données de la théologie, et elle offre, par ailleurs, un aliment savoureux à la piété catholique. Il nous suffit, assurément, de savoir que le Christ dans l'Eucharistie nous connaît par sa science intellectuelle et nous aime par sa volonté, mais notre esprit religieux est plus satisfait de penser que ce Sauveur adorable nous connaît encore par ses sens et nous aime par son cœur. »

Je devrais excéder de beaucoup le modeste cadre de ce Bulletin, s'il me fallait résumer même les seules idées principales de cet ouvrage de R. P. Hugon. A travers ses pages, j'ai seulement butiné, au hasard de ma lecture. J'aurais particulièrement à signaler les deux remarquables chapitres : « les effets du sacrement de l'Eucharistie », et « les effets du saint Sacrifice de la messe ». Je préfère inviter les lecteurs de la *Vie Spirituelle* à méditer ces chapitres dans leur texte direct : ils y trouveront, pour leur piété, un très substantiel aliment.

Le Saulchoir.

Fr. H.-D. Noble, O. P.

Pour mieux communier

A ceux qui communient fréquemment et désirent tirer le meilleur profit de leurs communions, nous signalons comme très utile le petit livre du P. Bernadot, *De l'Eucharistie à la*

Trinité (1). Les âmes pieuses y trouvent la solidité de doctrine, l'élévation et l'onction qui leur permettent de goûter les grands mystères de la foi. Elles y apprennent comment Notre-Seigneur se donne tout entier à nous par la sainte communion et comment il nous associe ainsi à la vie intime de la Sainte Trinité. L'augmentation de la grâce et de la charité, fruit de la sainte communion, rend en effet plus intime en nous la présence des trois Personnes divines. En enseignant aux âmes comment elles peuvent et doivent maintenir et perfectionner en elles l'union divine, ce petit livre leur montre le chemin qui conduit à l'Eucharistie, centre du culte chrétien ici-bas, et à la Sainte Trinité, dont la gloire est la fin suprême de la création et de la vie du ciel.

Rég. GARRIGOU-LAGRANGE.

(1) M.-V. Bernadot, *De l'Eucharistie à la Trinité*, 1 vol., 144 p. Librairie Saint-Thomas d'Aquin, Saint-Maximin (Var). Franco : 1 fr. 65.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).